

*La vie
de tous les jours
pendant la guerre 39-45
à
Ste Reine de Bretagne*

Il y a 60 ans, notre territoire communal était compris dans le périmètre appelé «la Poche de Saint Nazaire», cet épisode de la guerre 1939-1945 qui a duré 9 mois est resté profondément ancré dans la mémoire de nos aînés.

Une vie de tous les jours marquée par la restriction et la crainte, une époque où les habitants de Ste Reine de Bretagne ont vécu et se sont forgés leur histoire.

Instant de joie certes, lorsque le débrouillardise avait eu le dernier mot mais aussi en d'autres circonstances des moments qui se sont révélés être dramatiques pour quelques familles.

Je tiens à remercier la commission culture actuelle mais aussi celle de 1995, pour les efforts déployés dans ce travail de recherche. J'adresse également mes remerciements à toutes les personnes qui ont bien voulu apporter leur témoignage pour que cette tranche de vie particulière vécue par nos aînés ne soit pas oubliée.

***Le Maire,
Michel PERRAIS***

Dans cette brochure, nous n'avons pas voulu faire un cours d'histoire mais présenter des témoignages de personnes qui ont vécu la période 39-45, afin qu'ils ne soient pas oubliés.

Nous avons insisté sur les faits de la vie quotidienne, montré la débrouillardise et l'entraide des gens, pendant cette dure période.

Volontairement, nous avons omis de parler de certains faits «polémiques» ou «douloureux».

Nous voudrions faire partager la JOIE de la LIBÉRATION.

Nous remercions toutes les personnes de Ste Reine de Bretagne et d'ailleurs, pour leur participation par leurs témoignages et le prêt de documents.

La Commission Culture

Sommaire

1ère partie

- a) La guerre est déclarée.
- b) Mobilisés ... Démobilisés ... Prisonniers.
- c) Morts pour la France.
- d) Les réfugiés.
- e) La poche de St Nazaire.

2ème partie

- a) Faits marquants pendant la guerre.
- b) Faits se rapportant à différents lieux.
- c) Faits se rapportant à la vie quotidienne.

3ème partie

- a) Les loisirs pendant la guerre.
- b) Témoignages et quelques figures marquantes de Ste Reine de Bretagne.
- c) La libération.

Conclusion

I

a) La Guerre est déclarée

1939

La déclaration de Guerre

L'envahissement de la Pologne par les troupes hitlériennes, le 1er septembre 1939, conduit la Grande Bretagne et la France à déclarer la Guerre à l'Allemagne, le 3 septembre.

C'est le début de la Seconde Guerre Mondiale

1940

Les armées allemandes réussissent une percée de 100 km dans les Ardennes.

Une partie de la France est envahie, elle est coupée en 2 :

- La France occupée dont Paris , Nantes et St Nazaire.
- La France libre.

La population civile fuit. L'armée française est en déroute.
N'a t-on pas vu à Ste Reine, des soldats polonais fuyant devant les Allemands, balançant leurs armes à la Gardéché, vendant du rhum et des couvertures afin de pouvoir survivre ?

L'arrivée des Allemands à Ste Reine de Bretagne

Je fus une des premières à voir les Allemands, à Ste Reine de Bretagne. C'était le 22 juin 1940.

Je revenais de faner à la Fleuritais. Quand je passe devant la mairie, j'aperçois des uniformes. Je rencontre Léon BERTHO et lui fais part de ce que je venais de voir. «Mais ce sont des Allemands, me dit-il». Paniquée, je ne mis pas longtemps à rejoindre la Blanchardais.

Joséphine MACE-MENORET





ORDRE DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre, de mer et de l'air est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures, moyens d'attelage, aéronefs, véhicules automobiles, navires, embarcations, engins de manutention et de tous les moyens nécessaires pour suppléer à l'insuffisance des moyens ordinaires d'approvisionnement de ces armées.

LE PREMIER JOUR DE LA MOBILISATION GÉNÉRALE EST LE *dimanche deux septembre mil neuf cent-trente-neuf à cinq heures.*

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions de son **FASCICULE DE MOBILISATION**.

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant aux **ARMÉES DE TERRE, DE MER ET DE L'AIR**, y compris les **INSCRITS MARITIMES**, les hommes appartenant aux **TROUPES COLONIALES** et les hommes du **SERVICE AUXILIAIRE**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

Le Ministre de la Guerre



Le Ministre de la Marine



Le Ministre de l'Air



b) Mobilisés ... Démobilisés ... Prisonniers.

2 septembre 1939

Mobilisation générale

Une centaine d'hommes de Ste Reine de Bretagne ont été mobilisés et ont regagné leurs casernes et ensuite le front. A la percée allemande, beaucoup ont été faits prisonniers, ils ont rejoint des stalags, puis des fermes ou des usines allemandes.

La plupart y restent 5 ans, sauf quelques-uns qui en 39, 40 ou 41 reviendront travailler aux chantiers de la Loire, de St Denis, de Penhoët ou à la SNCASO (aviation), pour le compte des Français d'abord, puis des Allemands.

Certains ont réussi à gagner la France libre, ils ont été démobilisés et sont rentrés à Ste Reine. (Francis MENORET, Joseph BOISROBERT, ...)

Par ailleurs, quelques agriculteurs seront renvoyés dans leurs fermes, afin d'assurer le ravitaillement du pays.

Ainsi, il a existé 3 armées :

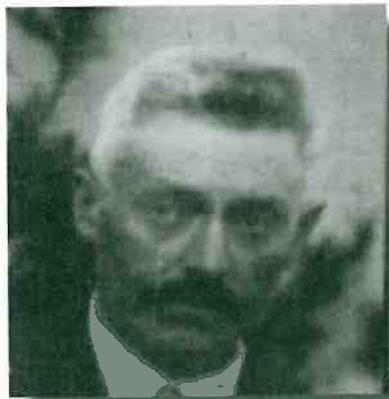
l'armée du front
l'armée des usines
l'armée de terre

La dure épreuve d'une mère



Mme BUGEL Joséphine
demeurant aux Bretins, à Ste Reine de Bretagne
a eu 11 garçons et 1 fille.
Trois des enfants sont morts en bas-âge et
1 à 20 ans, en 1933.

En 1939, 6 enfants seront mobilisés ainsi que son gendre.
Deux de ces enfants mourront des suites de guerre.



JEAN,
fait prisonnier sera libéré quelques mois après
comme ancien combattant de 14-18.

JOSEPH (d'Orbec en Normandie)
fait prisonnier, il s'évade et se cache quelque temps à Ste Reine de
Bretagne, puis rentre à Orbec le 17 août 1944.
Il est grièvement blessé d'une balle allemande (après le couvre-feu)
et il décèdera 2 jours après.

CLAIR-ANDRE (de Nantes)
est fait prisonnier, on le libère assez tôt, comme soutien de famille (3
enfants).

GEORGES
suite à une maladie contractée au front, est soigné à l'hôpital militaire de
St Nazaire, puis renvoyé chez lui. Il décèdera le 20 mai 1940.



PAUL

est fait prisonnier et sera renvoyé en France comme malade . Il sera réformé.

EUGENE

est rappelé dès le 22 mars 1939 et envoyé au Front en septembre. Tout son régiment est dispersé et il est fait prisonnier dans l'Oise le 9 juin 1940.

Envoyé en Allemagne, il est affecté au Stalag VIII A, à Gorlitz.

Pendant toute sa captivité, il travaillera dans une ferme à Seiffersdoff en Silésie (en Pologne près de la frontière Tchécoslovaque)

Il sera libéré par les Russes le 31 mars 1945, le retour sera long et dirigé par le centre de recrutement de Dombasle près de Nancy.

Il est démobilisé le 12 juin 1945, séjourne de centre d'accueil en centre d'accueil et il ne rentrera que fin juin à Ste Reine de Bretagne.

LEROUX Joseph (Montoir de Bretagne)

sera envoyé dès le 7 décembre 1939 pour travailler aux Chantiers de La Loire.

A la ferme de *Mme BUGEL*, il ne restera que son fils Roger(16 ans).

Trop jeune pour assumer ces durs travaux, il le paiera de sa santé.

Quelques années plus tard, il restera alité et plâtré pendant de longs mois à cause de la maladie de POTT.

EVASION

« Je fus fait prisonnier le 20 mai 1940 à Compiègne. Dirigé vers le Stalag 5 B, je décidai de m'évader avec 3 camarades : VIVIEN Emile des Ardennes, BAUCHE et KEITE Jean de Nancy. Ce qui se réalisa le 17 octobre 1940.

A l'heure de partir au travail, aussitôt sortis du campement situé à environ 4 kms du lieu de travail, à 7 heures du matin, il faisait encore noir, nous nous sommes évadés de la colonne et nous nous sommes planqués derrière une baraque. Pendant que les copains continuaient leur route pour aller au boulot, nous avons pris le clé des champs dans un petit bois, à environ 2 kms de notre campement. Avant de rentrer dans le taillis, nous avons saupoudré nos chaussures avec du poivre et fait le saut du lièvre, comme on dit en français, pour se cacher dans le taillis de sapins, afin de ne pas être dépistés par les chiens. Nous y avons passé la journée et à la nuit tombante, nous sommes sortis du bois.

Mais le plus dur n'était pas fait. Notre plan était de traverser le lac de Constance large de 15 kms qui sépare la Suisse de l'Allemagne. Il fallait prévoir un petit bateau pour passer en Suisse, mais comme je travaillais dans une entreprise de charpente bois, j'avais fabriqué 4 petites rames de fortune que chacun avait planqué dans sa fale (pantalon).

Le plus dur restait à faire naturellement car il fallait sortir du bois et contourner toute la ville de FRIEDRITCHFEN pour pouvoir approcher du lac et découvrir les canots enchaînés. Je connaissais les lieux car je travaillais souvent en dehors de l'entreprise avec les civils allemands, je me renseignais avec eux, si toutefois on pouvait traverser, mais bien sûr pas question d'évasion. Ils me disaient que ça se faisait avec un bon canot à moteur mais cela restait dangereux car il y avait un fard (courant) au milieu.

Enfin nous avons tenté l'aventure, nous avons contourné toute la ville mais pas sans difficultés bien sûr. Nous avons rampé sur les coudes plusieurs fois pour approcher du lac et ne pas nous faire prendre.

Nous avons quitté le bois à 7 heures du soir et nous sommes arrivés au bord du lac mais l'endroit où nous avons découvert les canots enchaînés était tout près d'un poste de garde avec des chiens. Nous avons tout risqué, rampé sur les coudes jusqu'à environ 200 mètres du poste de garde. Les chiens aboyaient toujours mais nous avons réussi à arriver au bord du bateau.

Une lumière se dirige vers nous, là vraiment, nous avons eu très peur, quoi faire ?

Comme les bateaux étaient sur le bord de l'eau, qu'ils flottaient à moitié, il y en avait quatre enchaînés, alors nous nous sommes flanqués dans l'eau, couchés sous les canots, juste la tête en l'air.

Les gardiens sont montés dans les canots avec leur lampes mais heureusement, ils ne sont pas venus avec leurs chiens, car alors là nous aurions été découverts.

Aussitôt qu'ils ont évacué les lieux, nous avons pris une lame à métaux que nous avions sur nous et avons scié la chaîne et poussé le canot à l'eau. (Nous étions trempés comme des canards)
Nous nous sommes embarqués vers la Suisse avec une boussole que les copains avaient récupérée. Nous avons eu peur, une fois sur le lac, que les Allemands nous découvrent avec leurs projecteurs mais, heureusement il y avait un brouillard à couper au couteau car, à chaque instant, la lumière balayait le lac.

Dans le milieu du lac, il y avait un faux courant que nous avons peine à étaler avec nos petites rames de fortune. Nous avons mis 9 heures pour traverser les 15 kms : embarqués à minuit et demi, nous sommes arrivés en Suisse à 9 heures et demie.

Là, les douaniers suisses nous ont emmené à la première buvette sur le bord du lac pour nous réconforter avec un bon café au lait, des croissants, du vin, des cigarettes et du tabac. Ensuite nous fûmes conduits au bureau de police pour l'état-civil. Nous sommes restés 5 jours en Suisse en attendant nos fiches de rapatriement pour la France, via Annecy (où je fus démobilisé le 22 octobre 1941) et Lyon. Je revins à Ste Reine de Bretagne par différentes étapes et toujours de nuit.

En février 1942, je retrouvai ma femme Marguerite, chez Mr et Mme BELLIOU au Roué à Ste Reine de Bretagne. Mon beau-frère me cacha et je travaillais jusqu'en 1944, à fabriquer des parpaings bien à l'abri des regards indiscrets, puis je fus employé à la carrière de Pont-Château jusqu'à la libération.»

Témoignage de Pierre TRIGODET pour son petit-fils



Itinéraire approximatif
du retour de PIERRE TRIGODET
évadé d'Allemagne

Détails sur le passage de la 2^{ème} batterie pendant la durée de la guerre.

Extraits.

Fin août 39 - Nous longeons le cours de la Moselle, bien tranquilles. A ce moment, rien ne laisse prévoir dans la campagne lorraine, la catastrophe qui va tomber sur l'Europe.

Le 1^{er} Septembre 39, l'Allemagne attaque la Pologne, et le 2, la France mobilise. Enfin, le 3, alors que le midi nous faisons une partie de belote, à l'ombre, sous un pommier, nous apprenons que la France déclare la guerre à l'Allemagne. Le même jour, les réservistes nous rejoignent.

Nous campons à Bitche (Moselle), le 18 Septembre au matin, et, pour la première fois, nous entendons le canon et la mitrailleuse. Le même soir, nous quittons Bitche pour Rémeling où, à minuit, nous entrons sous bois, dans la boue jusqu'aux genoux. Il nous faut attendre le jour, pour mettre nos pièces en batterie, à 200 m. du patelin, en lisière de la forêt et là, va commencer pour nous, la guerre de "position". Notre principale occupation consistait à nous faire des abris. Une autre occupation était de tuer les cochons et de les cuire. Nous allons aussi à la chasse au chevreuil.

Ce n'est que le 6 octobre (39), à 2 heures du matin, que nous ouvrons le feu après une attaque de l'infanterie ennemie. Nous traversons la ligne Maginot en plein jour.

Nous sommes très bien dans les bois, quand, tout à coup, le 10 mai (40) se déclenche le grand coup dur. Le 11, nous subissons un bombardement aérien. Le 12 au soir, les Allemands sont à portée de canons. Devient nous, l'artillerie lourde tire sans arrêt, ainsi que les "75".

Le 15 (mai 40), nous exécutons quelques tirs d'arrêt, sous l'œil narquois d'une "saucisse" ennemie.

(1) Ballon dirigeable, de forme allongée.

C'est le 18 (mai 40) que nous subissons le plus terrible bombardement que nous avons de la guerre.

Le lendemain, un dimanche, les convecteurs et chaudières, ainsi que trois servants partent pour éviter de trop gros dégâts. Pendant toute cette journée, nous n'avons rien mangé "drôle de dimanche".

Jubault s'échappe, va à Longuyon entre les deux lignes et rapporte plusieurs bidons de pinard et deux grandes bûches de confiture. Des confitures nous sont bien utiles, car, là aussi, nous n'avons pas grand-chose à manger et pourtant le ravitaillement devait nous arriver.

27 juin 40 - Vers six heures et demie, alors que nous nous reposons sur le bord de la route, arrive, soudain, en trombe, une auto conduite par des Allemands. L'auto-mitrailleuse les suit et on nous désarme. Nous voilà donc en route, encadrés de quelques soldats allemands.

(2) des soldats.

5 Avril 45 - "les Russes sont à 15 Km".

Changement de décor. Rassemblement de tout le camp, à 11 heures, nous partons à pied, soi-disant pour LINZ, qui se trouve à 160 km.

15 Avril 45 - J'ai un lit, c'est la 1^{ère} fois que je couche dans des draps, depuis le 9 mai 1940.

9 Mai 45 - une date que je n'oublierai pas de si tôt. L'armistice est signé, officiellement cette nuit, à minuit.

18 Mai 45 : cette fois, nous voilà sur le terrain, encore quelques instants et nous allons quitter le sol autrichien pour toujours, je l'espère. Le voyage se passe sans incident et nous atterrissons à Bruyères-sur-Oise, à 4 heures. Nous voilà enfin en France. Nous prenons un train pour Paris, gare du Nord. Nous passons toute la nuit, dans les bureaux et le lendemain 19 mai, nous prenons le train pour Nantes, vers 4 heures. Encore quelques formalités et nous prenons le car Perraud qui me dépose à Travenç, à l'endroit que j'avais quitté cinq ans plus tôt.

Joseph HALGAND.

Quelques passages d'un carnet de route
écrit au jour le jour, de sept. 39 à juin 40

Départ de St Reims, le 4 Septembre 39.

Le 15 Octobre (39), on franchit la ligne Maginot pour aller dans un petit patelin du nom de Dourd' Hallé. Au bout de quelques jours, l'échelon se replie dans une ferme "Mon plaisir" où l'on passe ⁽¹⁾ une quinzaine tranquille.

Le 5 Novembre, il faut revenir en compagnie et alors, commence la garde, toutes les deux nuits, sous des toiles de tentes.

Le 22 Novembre, on passe à S' Avoird pour aller en 1^{ère} ligne à "L' Hopital" (mais, on y est pas malade) ...

En juin 40, à la Fête-sau-Jour, les "Fritz" descendent en rangs serrés, à 3 km de nous et l'artillerie trop faible les laisse prendre position dans les bois. Bientôt, les fuzils mitrailleurs et mitrailleuses sont en batterie. L'artillerie boche nous canarde pendant un bon moment et plusieurs sont tués et blessés. Le capitaine Etienne est blessé mortellement et tombe devant moi. Des "77" nous tombent dessus et j'ai le nez un peu écorché et le pied gauche meurtri ...

Mais il me reste guère d'armes automatiques. Vers minuit, l'ordre de passer la Marne arrive ... puis il faut encore se replier sous le feu de l'artillerie ennemie, le 12 Juin.

L'on trouve la roulante de la compagnie et pour la 1^{ère} fois depuis le 9 Juin, on a du pain.

Je peux sauter sur le marchepied d'une ambulance qui me fait passer les ponts de la Seine et de l'Yonne. Après avoir mangé un peu de riz, je me remet en route avec quelques uns du 103^{ème} ...

(1) une partie d'armées (2) la cuisine ambulante.

Voilà une trentaine d'avions qui nous lancent des bombes pendant près d'une heure. Beaucoup de maisons sont détruites. Par cinq fois, on est bombardé. On arrive à Montargis, au petit jour, le dimanche 10 Juin ... on s'occupe de trouver à manger. Une bonne dame nous arrange de la salade avec un peu de viande et un petit bout de pain ... On repart pour franchir la Loire ...

Heureusement que les chevaux n'étaient pas trop fatigués, car ils ont trotté assez longtemps, ainsi que ceux de l'artillerie. A sept km de la Loire, on quitte les voitures pour passer le pont, car il y a un encombrement formidable : deux et trois rangées de camions et de charrettes, avec des gens qui évacuaient. A l'ancien de S' Brienc, on passe le pont à Gien. Il fait assez clair, car plusieurs maisons de chaque côté sont en feu ... On a la chance de trouver une boîte de pain sur le bord de la route, on mange et on donne le reste à une femme qui avait deux gosses.

Au bureau de renseignements, à Vierzon, on nous dit : "tous les militaires à Châteauroux", mais Châteauroux a été bombardé, principalement par des avions italiens.

On devait être reformé avec le "237", heureusement, l'armistice est signé.

"

Francis MENORET

Liste des prisonniers,
adhérant à l'association des **Prisonniers de Guerre**

Libérés avant 1945

Nom et prénom	Date de naissance	Adresse	Profession	Fait prisonnier le :	Lieu :	Camp et matricule	Rapatrié, évadé le :	Libéré le :
BARRE Joseph	08.10.1903	Crévy	Cultivateur	16.06.40	Montargis	XXI A 4998	17.04.41	18.08.41
BUGEL Jean	16.11.1896	Le Mare	Cultivateur	14.06.40	Bourg-la-Reine (40)	IV D 51175	08.07.41	10.07.41
BUGEL Paul	30.03.1910	Le Mare	Cultivateur	16.06.40	Chalo st Marc	Bel Ebat - Hôpital Paris	08.06.41	09.10.41
CUZOU André	26.12.1903	Cuzicc	Manœuvre	18.06.40	Nantes	XVII A 7206 Kaiser tenbruck		14.04.41
CUZOU Auguste	30.12.1907	Cuzicc	Raboteur sur fer	21.06.40	Gélancourt	IV B 69630	10.02.41	
DELAHAYE Louis	02.08.1918	Bodio	Machiniste	19.05.40	Le Catelet	IV B 4034	31.05.41	
DEUX Joseph	02.06.1912	Le Haut Mercier	Fondeur	30.05.40	Orotroit (Somme)	I B 23791	04.04.41	
GUIGAND Similien	01.07.	Travers	Métallurgiste	14.05.40	Dinant (Belgique)	VIII C 9975	09.04.41	24.07.45
GUIHARD René	01.11.1905		Maçon	21.06.40	Corcieux (Vosges)	VII A 76731	27.03.43	01.04.43
LEDUC Théophile	05.10.1912	Nantes	Charpentier-fer	21.06.40	Mézières le Touls	XVII B 52239	24.02.41	24.02.41
LE LANNIC Jean	30.01.1906		Cultivateur	18.06.40	Quimper	XVII B 4183	17.04.41	
LE PORT Marcel	15.02.1910	Basses-Landes	Machiniste	21.06.40	Lorient	XVII B 612	19.12.41	22.12.41
LE TILLY Célestin	23.12.1896		Cultivateur	14.06.40	Bourg-la-Reine	IV G 51066	05.07.41	05.07.41
MAHE Auguste	04.12. 1	Cuzicc	Manœuvre	17.06.40	Orléans	IV G 2273	04.07.41	
MEIGNEN Clair	25.04.1908		Cultivateur	18.06.40	Nantes	XIII C 7337	30.12.43	01.02.44
PAGEAU Marcel	21.07.1899	Travers	Chauffeur d'autos	24.06.40	Lorient	I A 32240	24.08.41	28.07.41
PERRAUD Paul	25.01.1915	La Tennière	Agrafeur	22.06.40	Lorient	XI B 53905	14.02.41	
RUAL Victor	08.04.1914		Serrurier	23.05.40	Desvres (Pas de Calais)	IX A 15052	26.01.41	25.05.44
TRANCHANT Pierre	12.05.1916	La Lande	Soudeur à l'arc	04.06.40	Dunkerque	IX A 25881	11.02.41	
TRIGODET Pierre	23.12.1903		Charpentier	19.06.40	Quimper	14980	17.10.41	03.11.41

Libérés en 1945

Nom et prénom	Date de naissance	Adresse	Profession	Fait prisonnier le :	Lieu :	Camp et matricule	Rapatrié, évadé le :	Libéré le :
BELLIOT Alphonse	03.01.1909		Maçon	16.05.40	Chalo St Marc	V 31127	15.05.45	13.04.45
BELLIOT Christophe	15.08.1918	La Lande	Maçon	16.05.40	Béné Lyonne	IV B 60804		16.05.45
BELLIOT Emile	15.06.1905		Cultivateur	23.06.40	Bruyères (Vosges)	IV F 35111	11.05.45	15.04.45
BELLIOT François	10.06.1917		Maçon	04.06.40	Dunkerque	II A 45083	29.05.45	16.05.45
BELLIOT Joseph	20.01.1900	Cuzicc	Chauffeur	21.06.40	St Dié	IV A 26991	16.06.45	21.06.45
BOISROBERT Jean	03.09.1913	Marongle	Manœuvre	19.06.40	Nantes	XI B 65491	15.05.45	06.04.45
BROUSSARD Louis	28.04.1906	Grenongle	Cultivateur	19.06.40	La Motte-Beuvron	VIII C 88853	04.06.45	13.06.45
BUGEL Eugène	24.01.1916		Plâtrier	09.06.40	Pont-le-Roy	VIII A 28658	03.06.45	12.06.45
CUZOU Victor	22.11.1914	Cuziac	Manœuvre	07.06.40	Aisne	XII A 6505	15.05.45	10.04.45
EUZENNAT Lucien	24.10.1913	Cuziac	Poseur voie ferrée	16.06.40	Auxerre (Yonne)	VI C 78160	22.05.45	06.05.45
GERGAUD Eugène	24.01.1905	Le Fresne	Manœuvre	22.06.40	Vosges	XI F 19711		13.04.45
GUICHARD Jean	09.04.1913	Marongle	Cultivateur	23.05.40	Desvres (Pas de Calais)	IX A 15842	22.04.45	25.04.45
GUIMARD François	30.10.1906	Marongle	Manœuvre	15.05.40	Maubert Fontaine (Ardennes)	IV D 39938	17.05.45	31.05.45
GUIHARD Pierre	05.11.1912	Le Bourg	Maçon	21.06.40	Lorient	XI B 65848	15.05.45	10.04.45
GUIHENEUF Albert	11.08.1913	Le Portail	Maçon	23.06.40	Toul	IV B 69392	22.05.45	24.04.45
GUIHENEUF Auguste	08.01.1914		Maçon	27.05.40	Cappel bron (Nord)	VII A 9097	27.05.45	13.04.45
GUIHENEUF Jean	30.01.1912		Maçon	14.05.40	Ermelon (Belgique)	VIII G 15366	21.05.45	20.04.45
GUILLOTIN Louis	01.06.1906		Boulangier	21.06.40	Lorient	XI B 88104	25.04.45	27.04.45
HALGAND Joseph	25.05.1915	La Tennière	Cultivateur	21.06.40	Gélocourt (Meurthe et Moselle)	XVII B 57844	19.05.45	08.05.45
HILBERT Louis	17.08.1911		Plâtrier	21.06.40	Chahouibët	VII B 5438	15.05.45	26.04.45
MAHE Joseph	19.03.1913	St Joachim	Manœuvre	17.05.40	Guère (Aisne)	IV A 75990	22.05.45	30.05.45
MAHE Joseph	15.03.1915	Marongle	Cultivateur	18.06.40	Semur en Auxois (Côte d'Or)	IX C 41108		30.04.45
MENORET Jean	18.02.1910	Bodio	Cultivateur	14.06.40	Montmirail (Marne)	VII A 70572	30.05.45	09.05.45
MOISAN François	02.12.1903		Cultivateur	19.06.40	Epinal (Vosges)	VI G 6035	10.04.45	04.45
MORAND Lucien	22.05.1913	Clos Neuf	Manœuvre	08.06.40	Loiseau (Aisne)	II A 41350	25.05.45	07.06.45
MOYON Julien	10.06.1918		Cultivateur	24.05.40	Boulogne sur Mer	IX A 17483		20.05.45
PABOIS Pierre	25.07.1911	Montmarras	Menuisier	18.05.40	Beaumé (Aisne)	IV B 29194	17.05.45	02.06.45
PERRAUD Auguste	24.04.1905	Cuziac	Maçon	15.05.40	Sedan (Ardennes)	VII A 49119	15.05.45	14.04.45
RAGAUD Joseph	02.07.1901		Meunier	21.06.40	Toul	IV A 31729	22.05.45	24.05.45
SALLIOT Edmond	06.02.1919		Ajusteur	19.06.40	Souesmes (Ioir et Char)	II C 62381 XII 216	06.06.45	15.06.45

c) Morts pour la FRANCE

Commune de Ste Reine de Bretagne

BUGEL Georges

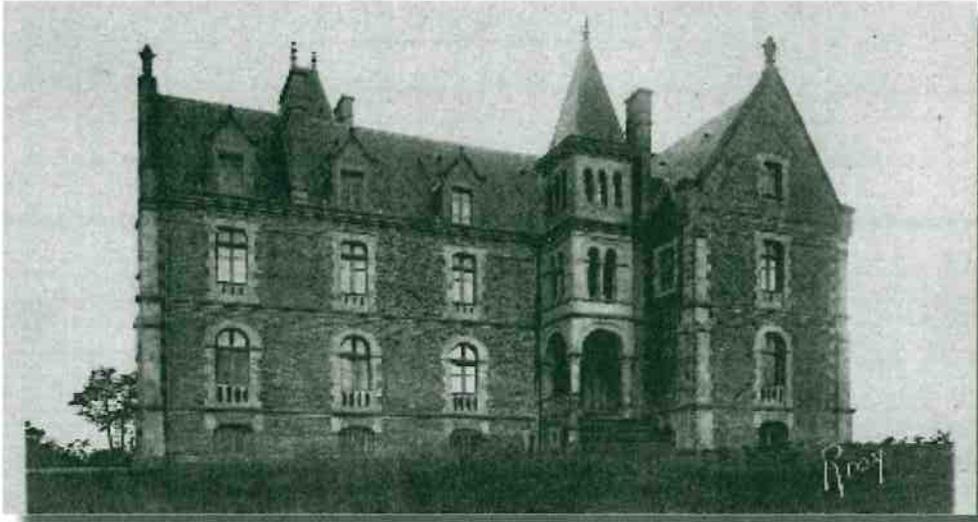
décédé à la suite d'une maladie contractée au front
le 20 mai 1940

GUIHARD Joseph

décédé à Nancy le 13 juin 1940

LEROUX Joseph

décédé à l'hôpital complémentaire LIVET de Nantes
le 29 septembre 1940



Château du Deffay - Ste Reine de Bretagne



Le Roué - Ste Reine de Bretagne



Le Manoir de Crevy

d) Les réfugiés

Dès le 8 septembre 1939, Ste Reine de Bretagne a vu arriver des personnes venant de l'Est de la France, de la Belgique et de Paris, fuyant l'armée allemande. Elles furent hébergées aux châteaux de Crévy, du Deffay et au Roué, dans les bâtiments de l'ancienne briqueterie. Pour la plupart, elles repartiront dès l'Armistice signé entre le Maréchal PETAIN et HITLER, le 22 juin 1940.

Mais surtout, à partir de 1942 que, fuyant les bombardements de St Nazaire, Méan, Trignac, 400 personnes trouvent asile dans la commune (des greniers, des dépendances aménagées, des vieilles maisons un peu retapées, le plus souvent grâce à des relations de travail ou de famille.) Des baraques furent construites ainsi au bourg et à Cuziac pour abriter des familles nombreuses.

Petit à petit, la vie s'organise et la cohabitation devient effective. Un comité de réfugiés s'est formé. Mr AYRAULT logeait avec sa famille à l'école de Ploux. Il est correspondant des réfugiés auprès de la mairie de St Nazaire repliée à Pornichet, et secrétaire du comité des réfugiés.

Afin que ces familles puissent vivre, une allocation leur était versée mensuellement par le département, ainsi que différents bons de ravitaillement.

Melle Angèle MAREC, logée chez «Victorine» a été embauchée par la préfecture afin d'assurer le suivi des réfugiés. Elle travaillait à la mairie de Ste Reine de Bretagne avec Melles DELAHAYE et GAREC Gaby.

Pendant la poche, la vie est de plus en plus difficile. En accord avec la municipalité, quelques réfugiés allaient en vélo chaque semaine collecter le blé à Bouvron, Guenrouët ou Notre Dame de Grâce ou encore à pied avec une brouette à bras ...(Henri BELLIOU, Pierre CUZOU, Pierre TRIGODET et le jeune Hubert BELLIOU).
Le voyage durait un jour et une nuit.

Puis des charrettes à cheval, conduites entre autres, par Joseph BARRE, Jean JOUIN dit «Jean SOUDAS», Jean LE LANNIC, Mr Garenton, marchand de charbon à Trignac, réfugié à la Tennière, allaient chercher le blé dans les fermes «pressenties». Soeur Marie de la Miséricorde, chargée de l'hospice, prêtait quelquefois son attelage.

Il fallait 2 jours pour faire l'aller et le retour. Certains passages étaient difficiles : à Ste Anne de Campbon, au Calvaire de Pont-Château, il y avait des postes de garde allemands et il fallait tricher pour éviter ces postes et ne pas revenir bredouilles.

En 1943, quelques réfugiés nantais ont été hébergés à Ste Reine, certains depuis 1939, si bien que l'on comptait, en juin 45, 146 ménages, soit 496 personnes réfugiées.



Il y a 50 ans, Saint-Nazaire était encore occupée

Noël dans la « poche » : vos témoignages

Noël 1944 en Loire-Inférieure. Une partie du département a retrouvé la liberté avec l'arrivée en août des armées américaines. Mais 100 000 personnes vivent toujours sous le joug de l'occupant allemand à l'intérieur de la poche de Saint-Nazaire. Pour eux, l'heure de la libération ne viendra que le 11 mai 1945. Témoignages sur la vie quotidienne de ce Noël 1944.

Mme Chateau, de Nantes : « J'avais 16 ans en 1944. A Noël, nous chantions cette chanson dans la poche de Saint-Nazaire :
 Ô triste Noël
 sans pain, sans chandelle
 Ô triste Noël
 Tout paraît si noir,
 Ce triste Noël
 chantons le quand même,
 Chantons tous Noël
 Fête de l'espoir. »

Les brioches de Sainte-Reine

René Ayraud, ex-président de l'Union générale des aveugles et grands infirmes de Loire-Atlantique, rue Vivant-Lacour à Saint-Nazaire : « Je travaillais comme OS au chantier de Penhoët. J'étais sapeur pompier volontaire à la ville de Saint-Nazaire. Après

les bombardements de 1942 qui furent 272 morts, dont 5 dans mon quartier, et 344 blessés, je jugeais prudent de mettre mon épouse et mes trois enfants de 5, 8 et 15 ans en sécurité. Nous nous sommes réfugiés à Sainte-Reine-de-Bretagne.

« Travaillant aux Chantiers, je rentrais le mercredi soir et le samedi soir à Sainte-Reine par le petit train du Morbihan. Les autres jours, je couchais à Saint-Nazaire, à notre domicile. A chaque alerte, je rejoignais la caserne des pompiers. Après les bombardements aux bombes incendiaires des 16 et 28 février, puis des 22 et 23 Mars 1943, tout travail était impossible. Les chantiers et la ville étaient aux trois quarts détruits. Tous les ouvriers furent condamnés au chômage. J'étais personnellement impliqué dans la vie de la commune comme correspondant des réfugiés auprès de la mairie de Saint-Nazaire, repliée à Pornichet, et secrétaire du comité des réfugiés qui avait été créé dans cette commune pour défendre leurs droits. Ils représentaient le tiers de la population.

« La vie quotidienne était assez difficile. Tout était conditionné par les tickets de rationnement. Ce fut encore pire quand nous fumes « empêchés ». Les réserves communales étant épuisées, nous avions décidé en accord avec la municipalité d'envoyer des volon-

taires en vélo collecter du blé dans les communes nord de la poche, Guérande et Notre-Dame-de-Grâce. Un fond de roulement de 500 F par personne avait été constitué pour permettre ces achats. Les moyens de transport hippomobiles étaient réglés par le maire.

« Nous étions privilégiés à Sainte-Reine puisqu'il y avait des moulins à vent dont un en état de marche tenu par M. Guibard. Celui-ci ne chênait pas pour transformer le grain en farine, ce qui nous permettait d'ajouter quelques grammes aux rations existantes.

« Pour le Noël 1944, ceci nous a permis de distribuer des brioches à tous les enfants de la commune. Leur joie nous a récompensés de tous nos efforts.

« Par contre, pour l'éclairage, l'électricité étant coupée, ce n'était pas facile. Nous avions résolu en partie la difficulté avec un vélo renversé. En tournant les pédales à la main, nous obtenions une petite lumière grâce à la dynamo. Mais, bien sûr, il fallait pédaler.

« Nous avons continué quelque temps jusqu'à l'arrivée des trains de ravitaillement qui nous parvenaient de la France libérée. Sans eux, nous n'aurions pas pu survi-



vre d'autant plus que les Allemands empêchés avec nous ne se gîment pas et réquisitionnent à tour de bras. C'est avec espoir que nous attendions la Libération qui fut accueillie et fêtée avec joie.

Tant qu'on a du du tabac, on pouvait se procurer du beurre en faisant du troc. »

Comment avez-vous vécu le Noël 1944 et les fêtes du Nouvel An en Loire-Inférieure, particulièrement dans la poche ?

Adressez-nous vos témoignages : rédaction Ouest-France, Noël 1944, 5 bis, rue d'Alger, BP 763, 44027 Nantes cedex 04.

e) La poche de Saint-Nazaire

Les alliés ont réussi à débarquer sur le sol français en Normandie, le 6 juin 1944.

Ce fût la terrible bataille de Normandie et puis, petit à petit, les alliés aidés par des F.F.I ont repoussé les Allemands.

Le 4 août 1944, les troupes américaines sont à Rennes.

Le 12 août 1944, Nantes est libéré

Les Américains sont à Blain, Fay de Bretagne, Plessé.

Nous espérons qu'ils vont traverser la Vilaine et nous libérer!

Préparons les drapeaux pour acclamer les libérateurs!

Mais non, les alliés ont reçu l'ordre de ne pas s'attarder sur St Nazaire (comme aussi à Lorient, la Rochelle, Royan et la Pointe du Grave) et de filer sur Berlin, via Paris, libéré le 25 août.

Il faudra attendre le 11 mai 1945 pour voir enfin les Américains et vivre pendant 9 mois avec les Allemands dans cette portion de territoire délimitée au Nord par la Vilaine et l'Isac, et à l'Est par une ligne de front allant de Bouvron à Pornic : « La Poche de St Nazaire » 15 000 F.F.I. et des troupes de la 94ème division américaine surveillaient cette ligne de démarcation.

Les alliés essaient de remonter le moral des «empochés» en lançant des tracts par avion : Le Courrier de l'Air - Réarmés déjà dès 1944.



LE COURRIER DE L'AIR



APPORTE PAR AVION

LONDRES, LE 21 JUIN 1944

Le général de Gaulle en France libérée

LE GÉNÉRAL DE GAULLE S'EST RENDU LE 14 JUIN DANS LA ZONE LIBÉRÉE DE NORMANDIE.

Il était accompagné de M. Vienot, du général Béthouard, du général Koenig, du contre-amiral d'Argenlieu, de MM. Palewski et de Courcel, des colonels Billotte et de Boislabert, et du capitaine Teyssoit.

Le Général a traversé la Manche à bord du contre-torpilleur français "La Combattante", qui s'est particulièrement distingué au cours des opérations de débarquement, et auquel il a remis la Croix de Guerre, en une brève cérémonie au large de la côte de France.

Après avoir pris pied sur le sol de la patrie après une absence, presque jour pour jour, de quatre années, le général de Gaulle s'est arrêté tout d'abord au Q.G. du général Montgomery, avec lequel il s'est longuement entretenu de la bataille en cours. Puis le Général a gagné Bayeux, première ville de France libérée, où il a été reçu par M. François Coulet, Commissaire de la République pour la Normandie, et le colonel de Chévalier, commandant les sub-divisions libérées de la 3e Région militaire, entourés du sous-préfet, du maire et de la Municipalité de Bayeux.

Nous cédons la parole à un correspondant de presse britannique, témoin de la scène.

"La première nouvelle de la visite du général de Gaulle avait été donnée aux habitants de Bayeux par un camion muni d'un amplificateur, qui circulait dans les rues, invitant la population à se rassembler dans le parc, face au château, pour entendre le Général.

"A l'annonce de cette nouvelle, je me précipitai dans la Grande Rue et rencontrai le Général, qui débouchait d'une rue latérale suivi d'une foule à la fois joyeuse et recueillie. A chaque pas, de Gaulle s'arrêtait pour embrasser un enfant, serrer la main d'un vieux Français, ou recevoir un bouquet d'une jeune fille.

Guerre clandestine

Après avoir reçu les notabilités dans le château, le général de Gaulle prononça le discours suivant devant une foule de 2.000 personnes réunie sur la place.

"Nous sommes tous émus de même, en nous retrouvant ensemble, dans l'une des premières villes libérées de la France métropolitaine, mais ceci n'est pas le moment de parler d'émotion. Ce que le pays attend de vous, à l'arrière du front, c'est que vous continuiez le combat aujourd'hui, comme vous l'avez jamais cessé le combat depuis le début de cette guerre et depuis juin 1940.

"Vous qui avez été sous la botte de l'ennemi, et avez fait partie des groupes de résistance, vous savez ce qu'est la guerre. C'est une guerre particulièrement dure, cette guerre clandestine, cette guerre sans armes, parce que nous n'en avons pas. Je vous promets que nous continuerons la guerre jusqu'à ce que la souveraineté de chaque pouce de territoire français soit rétablie. Personne ne nous empêchera de la faire.

"Nous combattrons aux côtés des Alliés, et la victoire que nous remporterons sera la victoire de la liberté et la victoire de la France.

"Par moi personnel, le gouvernement de la France, le gouvernement provisoire de la République Française, salue la ville libérée de Bayeux.

"Quittant Bayeux, le général de Gaulle s'est rendu à Lisigny, où la foule, présente cette fois de sa présence en Normandie, l'attendait.

Le Général descendit de la voiture et se frayait difficilement un chemin à travers la foule, au milieu des acclamations, tout en serraient d'émotionnelles mains qui se tendaient vers lui.

A Lisigny.

Au pied du Monument, le Général reçut des fleurs des mains tremblantes des fillettes, puis il monta sur le socle et fit une courte allocution.

"Je suis quelles souffrances à traverser Lisigny. Mais je sais, comme vous, que cette épreuve ne sera pas inutile. C'est grâce à cette épreuve que nous refaisons l'unité et la grandeur de la France. Je veux qu'avec moi vous ayez au cœur un sentiment d'espérance et, avec cette espérance, que vous cherchiez notre "Marseillaise".

En même temps que la foule, le Général entendait alors l'hymne national, chanté à Bayeux, puis remonte en voiture, salué et acclamé, pour continuer sa visite aux villes et villages de la France libérée, où partout le même accueil lui est réservé.

Avant de regagner l'Angleterre, étant demeuré vingt-quatre heures sur le sol de France, le général de Gaulle a laissé partout les premières instructions relatives à la reprise de la vie administrative, au ravitaillement et aux secours.

Des membres de la Résistance ont rendu la bienvenue à Bayeux au général de Gaulle



Les Forces Françaises de l'Intérieur au combat

Le G.Q.G. allié a publié le 18 juin son premier communiqué spécial sur la coopération des Forces Françaises de l'Intérieur. "Depuis le 6 juin 1944, les Forces Françaises de l'Intérieur ont étendu le champ de leurs activités et ont augmenté leurs effectifs.

L'ETE POURRAIT AMENER LA VICTOIRE

M. Churchill, hôte de l'ambassadeur de Malines, a déclaré, en son honneur, à Oxford le 15 juin : "Bien entendu, nous ne nous sommes pas lancés dans cette grande aventure sans nous assurer d'un accord complet avec nos alliés russes et les décisions prises à Téhéran, et quoique l'exécution des plans que nous y avons arrêtés est lente d'être complétée, elle procède sûrement à l'heure actuelle, si bien que cet été, par les victoires de cette campagne, alliés, apportera peut-être la victoire complète de la cause de la liberté.

"Cette armée a mis sur pied un plan de sabotage étendu qui prévoit le paralysie du trafic ferroviaire et routier et l'interruption des communications télégraphiques et téléphoniques. "Dans la majorité des cas, les objectifs ont été atteints. "La destruction des voies ferrées a été des plus efficaces. Des déraillements ont été provoqués. Au moins 70 locomotives ont été sabotées.

"On signale que le trafic routier et ferroviaire est complètement suspendu dans la vallée du Rhône. Les caux n'ont pas été épargnés. "Les câbles souterrains ont été coupés en maints endroits : quelques-uns, encore que bien gardés, furent détruits.

"De nombreux actes de sabotage ont été effectués contre des stations transformateurs. "Il n'est ni possible ni désirable d'énumérer toutes les destructions efficaces accomplies par les Forces Françaises de l'Intérieur. Cependant, ces actes de sabotage multiples et simultanés, coordonnés avec l'effort allié, ont retardé considérablement les mouvements d'envois de réserves allemandes. "L'action directe a été également entreprise contre l'ennemi.

On signale que le Maquis a fait trois cents prisonniers. Des garnisons allemandes ont été attaquées. "Dans certaines régions, des villages furent occupés. Ailleurs, des combats de rues se produisirent. Des détachements ennemis furent anéantis. "Les opérations de guérilla contre l'ennemi sont en plein développement. En certaines régions, elles sont entièrement contrôlées par les Forces Françaises de l'Intérieur.

"A la fin de la première semaine d'opérations sur la côte de France, les Forces Françaises de l'Intérieur ont, avec leurs canards, britanniques et américains, rempli le rôle qui leur avait été assigné dans la bataille de libération.

Les privilèges diplomatiques

Le gouvernement britannique a levé l'interdiction aux missions diplomatiques étrangères à Londres de communiquer en chiffre ou en code avec leurs gouvernements. Cette interdiction avait été imposée le 17 avril, pour raisons de sécurité relatives aux opérations alliées à l'ouest.

DE L'AIR es du mand



Le roi George a été reçu par le général Montgomery quand il prit pied en France pour visiter les lignes alliées



Le roi George a été reçu par le général Montgomery quand il prit pied en France pour visiter les lignes alliées

Une dure histoire "Mais le rassemblement national pour la patrie et pour le grandeur qui s'opèrent en ce moment, ont été accomplis en toute conscience de ceux qui ont participé à leur réalisation. "Vous savez l'histoire par la lecture de nos livres d'histoire, les Français d'aujourd'hui ont traversé un moment difficile, l'histoire qui nous a fait connaître que nous ne sommes pas des hommes sans histoire, et que nous sommes capables de grandes choses. "C'est qu'il y a eu des hommes qui ont donné leur vie pour la France, et que nous sommes capables de grandes choses. "C'est qu'il y a eu des hommes qui ont donné leur vie pour la France, et que nous sommes capables de grandes choses.

Plusieurs fois, lorsque les avions alliés ont survolé les lignes ennemies, les avions allemands ont tiré sur eux. Mais on ne peut pas dire que ces avions ont été détruits. "C'est le 14 juin que deux avions français de chasse ont été abattus en France par les avions allemands.

Plusieurs fois, lorsque les avions alliés ont survolé les lignes ennemies, les avions allemands ont tiré sur eux. Mais on ne peut pas dire que ces avions ont été détruits. "C'est le 14 juin que deux avions français de chasse ont été abattus en France par les avions allemands.



A Port Beaulieu des marins français sont joyeusement accueillis par les habitants



Les chefs alliés en Normandie. De gauche à droite : le général Eisenhower, le général Montgomery et le chef Marshal Toddler

L'aviation française en action

Le Service de Presse des Forces Armées Françaises en Grande-Bretagne communique que les avions français ont été très actifs dans le ciel de France, et ont effectué de nombreuses missions de reconnaissance et de bombardement. "Le groupe de bombardement français a effectué de nombreuses missions de reconnaissance et de bombardement. "Le groupe de bombardement français a effectué de nombreuses missions de reconnaissance et de bombardement.



Quelques types de Messerschmitt. L'attente des deux véhicules en attente sur le circuit d'atterrissage au Mans.

Chasse au canard sauvage



Le "meccor" de Goebbels en plein vol

Les pilotes de chasse britanniques et américains, à bord de leurs Spitfires, Tempests, Typhoons et Mustangs, se livrent actuellement à un sport d'un nouveau genre.

Le Canada à la France

Le général Crerar, Commandant en Chef de l'Armée canadienne en campagne, a adressé aux Français ce message radiodiffusé.

Évidemment, la défense britannique n'a jamais pu être le "meccor" des victoires... Les pilotes de chasse britanniques et américains, à bord de leurs Spitfires, Tempests, Typhoons et Mustangs, se livrent actuellement à un sport d'un nouveau genre.

LE COURRIER DE L'AIR

Diversions

"Débarquez où et quand vous voudrez, M. Churchill, vous n'y resterez pas neuf heures."

Il serait sans doute exagéré de prétendre que la propagande allemande, jusqu'au 6 juin, se soit toujours montrée sous une forme aussi crue que cette ineptie prononcée par le Führer le 30 septembre 1942.

Néanmoins, nous n'avons pas oublié quelle image grandiose du Mur Atlantique Goebbels chercha à accrédi-ter auprès du peuple allemand, des peuples occupés, et du commandement allié, jusqu'à ce que la rupture du dit Mur vint lui poser le problème le plus difficile de sa carrière.

Si les grands commentateurs, comme Dittmar, dont la réputation était de nuancer, prenaient soin d'ajouter de subtiles réserves à leur siège de commande (réserves d'ailleurs imperceptibles au grand public), le mens frutin, par contre, et les dépêches anonymes, non plus que les documents photographiques, ne laissent aucun doute sur la puissance formidable du Mur de l'Ouest.

Aussi bien cette attitude n'était-elle que logique, l'ennemi sachant fort bien que, dès lors que les Alliés auraient établi leurs bases sur le continent, l'effacement de l'armée allemande découvrirait inévitablement de leur supériorité matérielle et de l'initiative, définitivement entre leurs mains.

On ne peut douter que cette propagande de tous les instants ait réellement suscité dans les cœurs allemands l'espoir fou que le Mur résisterait à tous les assauts jusqu'au dernier, et que la guerre se déciderait sur les plages.

C'est à ce public fort mal préparé que Goebbels dit soudain expliquer pourquoi l'improbable ligne avait été enfoncée par le premier élan des troupes de Montgomery. Après avoir aidé, naturellement, qu'elle l'eût été, ses explications se cristallisaient autour d'une révision du statut du Mur Atlantique.

On ne parla plus du Mur, mais de son "concept", et Dittmar affirma qu'il n'avait "jamais été une rigide structure d'acier et de béton", mais un vaste ensemble englobant les forces disposées à l'intérieur.

Preuve que le public allemand, trop souvent éduqué, guette nul cette eau froide, il a fallu recourir à une entreprise de diversion sans précédent.

Certes, de ce point de vue, l'apparition, sur le sud de l'Angleterre, des "avions sans pilote" révèle chez Goebbels une connaissance profonde de la psychologie allemande. Rien n'était plus susceptible de détourner l'attention du peuple allemand des opérations militaires que cette grotesque machine infernale, digne enfant de la science et du génie populaire allemands.

Le "dynamite meccor" inerva des cités, détruisa des maisons, avait de subir le sort de la mine magnétique et de la torpille acoustique.

Mais le sens profond de son emploi à l'heure actuelle, peut-être en devons-nous la révélation au journal clandestin français Résistance, qui écrivait, dès le 25 janvier 1944:

"L'Histoire recommence. La fusée future rappelle la Bertha de 1918. Elle commença son tir six mois avant l'écroulement de l'Allemagne."



La première quinzaine

Au jour où ces lignes sont écrites, un peu moins d'une quinzaine après le début des opérations, les forces alliées ont déjà occupé approximativement 2.500 kilomètres carrés de territoire normand. Elles ont coupé la base de la presqu'île du Cotentin, et isolé le grand port de Cherbourg.

Cependant, le Corps Expéditionnaire britannique et américain en action, ne cesse d'être renforcé chaque jour selon les plans établis. C'est là une réussite qui, a priori, eût pu sembler impossible.

L'élément peut-être le plus encourageant de l'opération est que, dès le début, le général Eisenhower obtint, dans une grande mesure, la surprise tactique.

L'élément de surprise

Dans une époque de radio-détection et d'observation aérienne, rien n'est plus difficile que d'introduire dans la guerre l'élément de surprise. Ce qui n'a pas empêché ce même précieux élément de jouer sans conteste un rôle considérable dans la rupture rapide du Mur Atlantique. De nombreux facteurs, dont certains sont aisément discernables, ont contribué à cette rupture.

Par exemple, dans le stade préliminaire, l'attention de l'ennemi fut fort utilement détournée de la côte normande. Le Haut Commandement allemand eut des moments d'indécision et fut pris, en quelque sorte, à contrepied. Un autre facteur fut le débarquement à marée basse, par temps qui dut sembler à l'ennemi les plus défavorables. Facteur encore plus important, l'attaque fut large et puissante.

Par le commandant LEWIS HASTINGS

Ni la puissance de l'assaut, ni la longueur de cette assise n'avaient été anticipées par les Allemands. C'est ainsi que la surprise tactique fut obtenue dans les trois catégories de lieu, de temps et de grandeur.

Déjà, lors de l'écroulement des opérations alliées, précède sûrement et en s'amplifiant. Quelqu'ait été le plan de l'ennemi à l'origine, il se trouve maintenant contraint à suivre une ligne d'action rigide. Le péril qui menace son système de défense occidentale, tout entier, s'est étendu trop rapidement et trop loin pour lui laisser la faculté de choisir.

Le dilemme de Rundstedt

Rundstedt sait parfaitement que d'autres possibilités de débarquement s'ouvrent aux Alliés. Son instinct militaire a beau peut-être lui dicter de ménager ses ressources autant que possible en vue d'événements futurs, et de temporiser en Normandie; mais il ne peut l'oser.

Il lui faut à tout prix s'efforcer d'empêcher que le territoire occupé par les Alliés ne continue de s'étendre, même s'il est ainsi contraint de puiser prématurément dans ses réserves stratégiques et de jeter ses formations dans la bataille une à une.

Tous les généraux allemands savent que, dès lors que les forces britanniques et américaines auront réussi à se déployer pleinement en France, la Wehrmacht sera condamnée. Du moment où les Allemands se convainquirent que le débarquement était une certitude, leur espoir principal de remporter un succès défensif fut de gagner la bataille du ravitaillement. Tous les précédents connus, tous les calculs basés sur les réalités scientifiques et techniques, font ressortir les

Trains de planeurs prêts à être pris en remorque par des quadrimoteurs à destination de la France

difficultés du ravitaillement et du développement matériel d'une expédition maritime. Mais cet espoir allemand n'a pas été comblé.

L'ennemi a perdu dès le premier jour la bataille du ravitaillement. La raison en est d'abord l'organisation supérieure dans l'ensemble de l'opération, et dans sa phase stratégique et dans sa phase tactique, d'une aviation immensément plus puissante et mieux commandée. Ni sur mer, ni dans les airs l'ennemi n'a pu nuire aux communications alliées. C'est un torrent de troupes et de matériel britanniques et américains qui a été déversé sans interruption.

En face, le tableau est tout autre. Les routes, chemins de fer, ponts et lieux de rassemblement de l'ennemi sont constamment sous la menace d'attaques aériennes dévastatrices. Toute la conception ennemie de la bataille a été bouleversée par cette étonnante manifestation de puissance aérienne à laquelle s'ajoute l'action complémentaire des Forces Françaises de l'Intérieur sur les mêmes objectifs. La rapide concentration de force qui était attendue et qui devait broyer la tête-de-pont dans les premiers jours critiques n'eût jamais lieu. C'est donc dans le domaine où l'ennemi pensait posséder un avantage indéniable que se pose pour lui le problème le plus grave.

La brèche ouverte

Le fait saillant du débarquement n'est autre que celui-ci: la puissance accumulée par les Alliés pendant plusieurs années trouve aujourd'hui son point d'application. La brèche est ouverte et ensemble la Grande-Bretagne et l'Amérique y concentrent toutes leurs forces.

Bien entendu, la propagande allemande fait des efforts désespérés pour dissimuler le sens profond et les conséquences inévitables de ces redoutables événements. Mais c'est peine perdue. L'armée de la libération s'est déployée en Normandie, armée capable d'un développement quasi-illimité, alors que la Wehrmacht est sur le déclin. Certes, la résistance sera opiniâtre; fanatiques, les Allemands combattront avec l'énergie du désespoir. Mais le cercle s'est refermé sur eux.

II

a) Faits marquants pendant la guerre

LES BOMBARDEMENTS A STE REINE DE BRETAGNE

Par 2 fois, au printemps 1943, Ste Reine de Bretagne a été bombardée. Beaucoup de bombes incendiaires tombées un peu partout sur la commune, un seul incendie chez Rose BELLLOT, à Cuziac dans un tas de foin.

Une bombe assez puissante tombe entre deux maisons à Cuziac, mais n'explose pas. Le service de déminage allemand la désamorce dans les jours qui suivent.

La nuit du 28 au 29 mai 1944, un obus est tombé à Grenongle, en bordure de la rue Jean Gouray actuelle.

Quelques obus par-ci par-là, mais rien de grave.

Pour se protéger!!!, on creusait des tranchées : un fossé élargi et recouvert de quelques rondins et d'un tas de fagots.

«Je me souviens avoir été réveillée en pleine nuit et emportée dans notre tranchée, à la Blanchardais».

Simone BOISROBERT

LES BOMBARDEMENTS DE ST NAZAIRE

St Nazaire a payé un lourd tribut à la guerre

1940-1945 **BILAN D'UNE GUERRE**

479 tués
576 blessés
3690 maisons détruites totalement
3010 maisons détruites à plus de 50%
Seule une centaine de maisons sont intactes

ST NAZAIRE A SUBI

en 1940	56 alertes sans bombardement 2 bombardements causant 11 morts et 20 blessés
en 1941	69 alertes sans bombardement 20 bombardements causant 13 morts et 24 blessés
en 1942	74 alertes sans bombardement 19 bombardements causant 389 morts et 475 blessés
en 1943	136 alertes sans bombardement 9 bombardements causant 66 morts et 57 blessés

Mais le plus odieux des bombardements a été celui du 9 novembre 1942 qui coûtera la vie à 150 apprentis de Penhoët et qui blesse 129 autres ...

Parmi les victimes,
le fils de Mr Jean BOISROBERT : «Jeannot»

Mr BOISROBERT, originaire de Ste Reine,
s'était établi à St Nazaire avant la guerre.

Le 14 novembre 1942, Mr Jean JOUIN,
employé à la SNCASO fut blessé.
Tombé dans le coma,
il a subi une grave opération
et a dû réapprendre tout ce qu'il savait.





NANTES - Rue du Calvaire - 1943



NANTES - Hôpital Hôtel-Dieu - 1943

LES BOMBARDEMENTS DE NANTES

Le 16 septembre 1943 à 15 h 35 : alerte.

Les gens ne se méfient pas.

Jusqu'à présent les avions ont bombardé surtout le port et l'usine des Batignoles.

Mais là, c'est une avalanche de bombes sur la ville :

Place Royale
Rue du Calvaire
Parc de Procé
Pirmil
Place du Commerce
L'Hôtel Dieu

«Je me trouvais à l'Hôtel Dieu ce jour là, je visitais Soeur Marie JOUIN hospitalisée et originaire de Ste Reine. Le bâtiment dans lequel je me trouvais s'est effondré, juste au ras de la chambre. Mon sac à main fut pulvérisé.

Par bonheur, je ne fus pas atteinte et la religieuse non plus.»

Marie GUIHENEUF - DELAHAYE

16 et 23 septembre 1943 : Nantes sous un tapis de bombes: 1 500 morts, 2 500 blessés, 8 000 habitations détruites



■ Les 16 et 26 septembre 1943, les forteresses volantes alliées déversent sur la cité plus de 3 000 bombes. Objectif : affaiblir le potentiel de guerre des Allemands dans la perspective d'un futur débarquement. Le 13, les sirènes hurlent

l'alerte pour la 321^e fois depuis le début des hostilités.

Il est 15 h 35. Les Nantais n'ont pas conscience de l'horreur qui les attend. A 5 000 m d'altitude, les 150 bombardiers vont lâcher sur le centre ville leur



meurtrière cargaison, un millier de bombes en vingt minutes.

Le 23 septembre, l'opération se renouvelle cette fois en deux vagues. Cinquante appareils le matin et une autre cin-

quantaine vers 19 h. 8 000 immeubles et maisons sont rasées d'où l'on retire 1 500 morts et 2 500 blessés. Un tiers de l'agglomération est ravagée. Nantes ivait ses heures les plus noires, après l'exécution des otages.

DIVERS BOMBARDEMENTS

«Mme Boisrobert-Allaire Marie écrit à sa fille, Sr Marie Simone, religieuse au Gâvre»

«Dimanche dernier, il y a eu un bombardement à Donges, ce n'est pas loin de chez nous, nous avons eu grand peur. Le lundi soir, ce n'était qu'avions qui volaient au-dessus de chez nous. Les portes et les fenêtres tremblaient au bruit des bombes. Le bourg de Donges est complètement rasé : il y a eu 20 morts et 50 blessés.

Les morts ont été enterrés à Montoir, il paraît que le cimetière de Donges est tout labouré par les bombes. Tous ces innocents ont trouvé la mort parce qu'il y a une usine de pétrole et des navires en Loire chargés de pétrole.

*La D.C.A. a abattu un avion en feu pas loin du Calvaire à Callac.
Les aviateurs ont été carbonisés.*

*Un frère de Nicolas GUIHENEUF, Charles a trouvé la mort au cours d'un bombardement cette semaine à Varades. Il travaillait sur les trains. Le train a été attaqué et Charles GUIHENEUF a eu une jambe coupée.
Secouru seulement 35 minutes après, il est mort au bout de son sang.»*

Lettre datée du 31 juillet 1944

EVASION DE PRISONNIERS POLONAIS ET ALGERIEN

Pendant l'été 1941, des Allemands conduisent chaque jour des prisonniers polonais et algériens travailler à la carrière de la Poterie pour extraire des pierres utilisées pour l'entretien des voies ferrées. En septembre, ces prisonniers s'organisent pour tenter une évasion dans le courant d'un après-midi.

C'est ainsi que quatre Algériens, après avoir parcouru plusieurs kilomètres à travers champs, prés et marais, se retrouvent à droite du chemin du pont de Marongle avec des personnes travaillant à ramasser du foin de marais. Lucienne MOYON-TRANCHANT et sa famille les cachent sous le foin pour leur permettre d'attendre la soirée.

La nuit, ils continuent leur périple en essayant de trouver des gens qui puissent leur donner des vêtements pour ne pas être reconnus et aussi, pour l'un d'entre eux, se changer puisqu'il avait traversé le canal de Ste Reine et était tout trempé.

C'est chez Mr Joseph JOUIN à la Levée qu'ils trouveront le réconfort au cours de la nuit.

Ils étaient surpris de se trouver à 1 km seulement de leur lieu de travail. Le lendemain, Marcel TRANCHANT de Ste Reine en trouve quatre aux Jeannais, à gauche de Pont-Château, en face des moulins de la Fortune, cachés dans un fourré.

Les Allemands les ont recherchés mais nous ne savons pas la suite de leur histoire.

La «mère LEDUC» habitant au Calvaire de Ste Reine a hébergé 3 parachutistes canadiens et américains pendant 3 semaines.

PARACHUTAGE

A Ste Reine de Bretagne, comme un peu partout, des contacts sont établis avec l'Angleterre par radio.

En 1942, est parachuté un poste émetteur-récepteur, il tombe au lieu-dit «les Champs plats» dans le courant d'un samedi après-midi.

Thérèse BOISROBERT découvre le parachute accroché dans un arbre avec le poste en dessous. Elle prévient deux cultivateurs, Ferdinand et Jean JOUIN se trouvant à proximité à labourer leurs champs. Ils prennent peur.

Le lendemain dimanche, devant les enfants du village, dont Jean ALLAIRE, les Allemands récupèrent le poste. Ils ont été plus rapides que les résistants.

CHÔMAGE

Suite aux bombardements de St Nazaire, les usines de constructions navales et la SNCASO (aviation) sont détruites de 60 à 100 %. Elles sont fermées en 1943.

Il en est de même de l'organisation TODT qui employait des ouvriers français pour la construction du mur de l'Atlantique, des blockhaus entre autres.

Plus de travail pour les ouvriers! Des allocations de chômage sont instituées et distribuées (loi du 25 mai 1944). Elles étaient versées tous les quinze jours et distribuées, à Ste Reine, au café BOISROBERT, par Mr JALLAIS, employé de la SNCASO, maire de St Malo de Guersac, réfugié à Ker Anna, aidé de Mrs AYRAULT, DAVID et LANDREAU.

Alain, fils de la maison, les appelait : «Messieurs les payes»

Des travaux d'utilité collective pouvaient être demandés par le maire, aux chômeurs rémunérés (abattage des bois, extractions de pierre, etc...)

FUSILLADES

Le 14 juin 1944, un convoi allemand a été mitraillé par la «chasse anglaise». Le café du Bon Tour à Missillac a été endommagé.

Le 4 août 1944, à Perno (Missillac), des jeunes croyant la victoire proche, ont sorti un drapeau français. La réplique n'a pas été longue : un mitraillage qui a coûté la vie à Armand BILLY (18 ans) de St Guillaume et à Albert LUCAS (19 ans) du Haut-Mercier.

Et gare aux représailles! Un mot d'ordre a circulé dans les villages de Ste Reine : «les hommes, cachez-vous!»

*Ce jour, je revenais à pied de Marongle. Arrivée près de l'église, ma mère qui était dans la vieille maison m'appelle : «rentre vite»
La porte à peine fermée, je vis un char garni de soldats allemands, fusil braqué, qui remontait le bourg.
Qu'auraient-ils fait s'ils m'avaient trouvée sur leur passage?.*

Simone BOISROBERT

LA FAIM DES ALLEMANDS

Les Allemands avaient faim comme toute la population, vu les restrictions. Ils commençaient à manger la moëlle de choux fourragers en fendant les pieds en quatre, ces choux appartenaient à Mr Louis BOISROBERT de Bodio et se trouvaient à Marhé. Les cultivateurs des environs ramassaient tous les choux d'une seule corvée et, par la suite, Louis s'approvisionna chez chacun d'entre eux, suivant ses besoins au cours de l'hiver. Ils volaient aussi les rutabagas pour les manger après cuisson.

Pendant toute l'occupation c'était la réquisition permanente, le foin, le blé, la paille, les betteraves, les choux, les vaches, les veaux et les génisses.

A propos de bovins, chaque famille de cultivateurs avait le droit à un certain nombre de bêtes, il fallait souvent ruser tel le cas d'un cultivateur de la Poterie qui avait droit à 6 vaches seulement, et qui en possédait une dizaine. Un après-midi les Allemands contrôlent les places dans l'écurie et demandent à voir les bêtes, elles étaient à la pâture. Son fils se rendant compte de la situation avertit la gardienne et, avec d'autres personnes, séparent les bêtes suivant le nombre permis. Heureusement qu'à cette époque les taillis et les fourrés ne manquaient pas, c'étaient des lieux idéaux pour cacher les bêtes.

RECUPERATION DES FERRAILLES

Tous les métaux ferreux étaient récupérés afin de refaire l'armement de la France.

Çà et là des affiches annonçaient :

«Avec cette ferraille
nous forgerons
de l'acier victorieux»

Mais parfois, la ferraille est restée en tas, toute la guerre, et n'a pas été utilisée.

«Nous possédions un tricycle fabriqué par notre père, avec une selle en cuivre. Afin qu'elle ne soit pas «récupérée» nous l'avions entourée d'un chiffon rouge»

Simone et Michèle BOISROBERT



S.T.O. (Service Travail Obligatoire)

Les classes 41 et 42 furent appelées pour le service du travail obligatoire, bien souvent en Allemagne.

Beaucoup de ces jeunes ne désirant pas aller travailler pour le compte de l'ennemi et on les comprend bien - ne répondaient pas à la convocation et devaient se cacher, car recherchés par la police française ou allemande.

C'est ainsi que, entre autres, se sont cachés :

Jean JOUIN, chez Jean DOCET, à la Vallée en Ste Reine, jusqu'en 1943, puis à la ferme du Gué aux Biches, à Missillac.

Jean LECOMTE, dit Milo, chez Edouard POULARD, à la Briandais (Missillac)

Alphonse LECOMTE, chez Pierre POULARD, Ste Angélique (Missillac)

Un jour, on prévient Jean JOUIN que les Allemands sont à sa recherche. Vite, il se sauve et traverse l'étang aux Biches, avec de l'eau jusqu'au cou.

Parfois, l'envie de revoir Ste Reine reprend quelques uns. De nuit, à travers champs et bois, ils reviennent jusqu'au pays et se cachent dans une carrière de Coquerais. Leurs soeurs leur portaient de quoi se nourrir. Un orage les surprend et ils parviennent jusque dans le grenier de l'écurie du père MACE, à la Blanchardais, afin de se sécher.

Dure vie qui ne se finira jusqu'en 1945!

LA GARDE DE LA LIGNE A HAUTE TENSION

Une ligne à haute tension traversait la commune de Ste Reine de Bretagne.

En 1943, deux poteaux avaient sauté à la Gardéché et au Deffay. Les Allemands les ont fait reconstruire. Mais ensuite, la nuit ils ont donné ordre au Maire de les faire garder.

Alors deux par deux, des hommes dûment convoqués étaient de faction, la nuit, armés d'un seul gourdin. Pour être un peu à l'abri des intempéries, Donatien COUVRAND dit «Capitaine» a construit deux guérites. L'hiver qui a suivi, un poêle à bois réchauffait les doigts engourdis.

ELECTROCUTION

Pendant la poche, plus d'électricité à Ste Reine de Bretagne, mais le courant passait dans la ligne à haute tension.

Louis BELLLOT de Cuziac a voulu remettre en route le circuit électrique mais il n'a pas pris assez de protection et fut électrocuté, le 28 octobre 1944

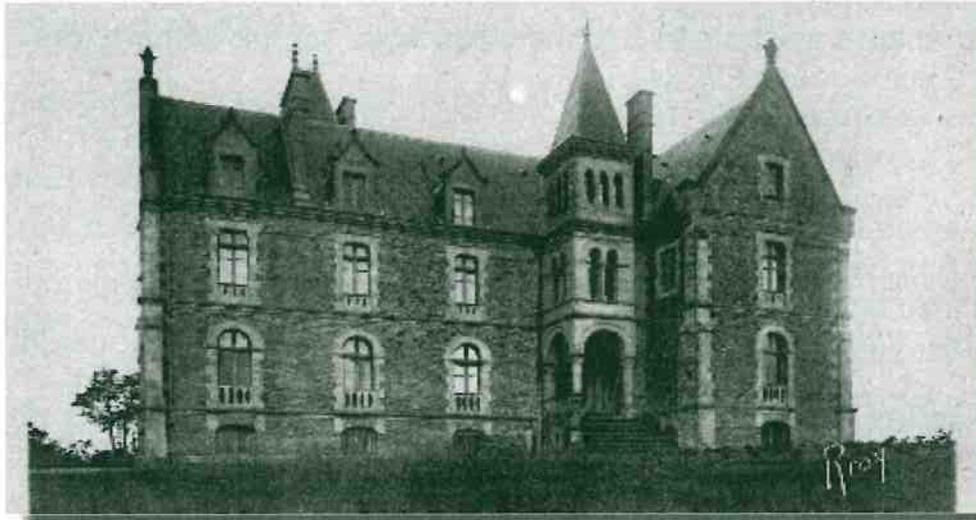
LES SOINS PENDANT LA GUERRE

Pas de médecin à Ste Reine de Bretagne.

En cas de besoin, les docteurs de la Chapelle des Marais, de Pont-Château, de St Joachim ou de Missillac se déplaçaient, pour la plupart, en vélo, munis de «ausweis» (laissez-passer).

Après 1943, l'hôpital de Saint Nazaire était réfugié à la Communauté de St Gildas des Bois. Mr Jean BROUSSARD, blessé par son boeuf, a été emmené en charrette à cheval, à St Gildas des Bois, afin d'y être opéré. Jugez de la rapidité des interventions !

b) Faits se rapportant à différents lieux



Château du Deffay - Ste Reine de Bretagne

L'OCCUPATION DU CHATEAU DU DEFFAY

Au printemps 1942, les Allemands décident d'occuper le château du Deffay.

Ils se présentent au propriétaire : Mr le Comte de La Villeboisnet, et lui signalent qu'ils veulent occuper immédiatement le château.

Ils placent une sentinelle en arme devant chaque porte.

Chaque membre de la famille a seulement droit de partir avec une seule valise.

Aucune discussion possible.

C'est ainsi que pendant plus de trois ans, les Allemands ont occupé le château et ont disposé du mobilier, de la vaisselle, du linge, ...

Plusieurs femmes de Ste Reine dont Marguerite CUZOU de Cuziac y étaient employées comme femmes de ménage.

C'est seulement plusieurs mois après la fin de la guerre que Mr le Comte et sa famille retrouveront le château complètement vide.

L'ÉCOLE

Pendant la guerre à Ste Reine, les trois écoles ont continué tant bien que mal à fonctionner.

L'école publique, près de la mairie fut quelque temps déménagée à «La Lande» chez la mère PERRAUD.

L'école se faisait en deux temps :

le matin : les aînés

l'après-midi : les petits

Les élèves de l'école St Louis ont fait eux aussi 2 ou 3 séjours dans la baraque à Angèle.

Par contre, l'école privée de filles n'a pas connu de déménagements.

«Je me souviens des comprimés rouges (vitamines) qu'on nous distribuait à l'école et qui n'étaient pas à mon goût, et aussi des exercices pratiques dans un pré, près d'une école en vue de bombardements possibles».

Marie BROHAN

Dans toutes les écoles, les livres d'histoire de France étaient interdits et précieusement rangés dans les greniers.

LE PAPIER

La pénurie de papier se fait sentir

Et encore quel papier!

Tout plein de fibres de bois dans lesquelles la plume s'accrochait.

Afin d'économiser les cahiers, nous devons écrire toutes les 3 interlignes et même jusque dans la marge.

Il restait peu de place pour les annotations de la maîtresse.

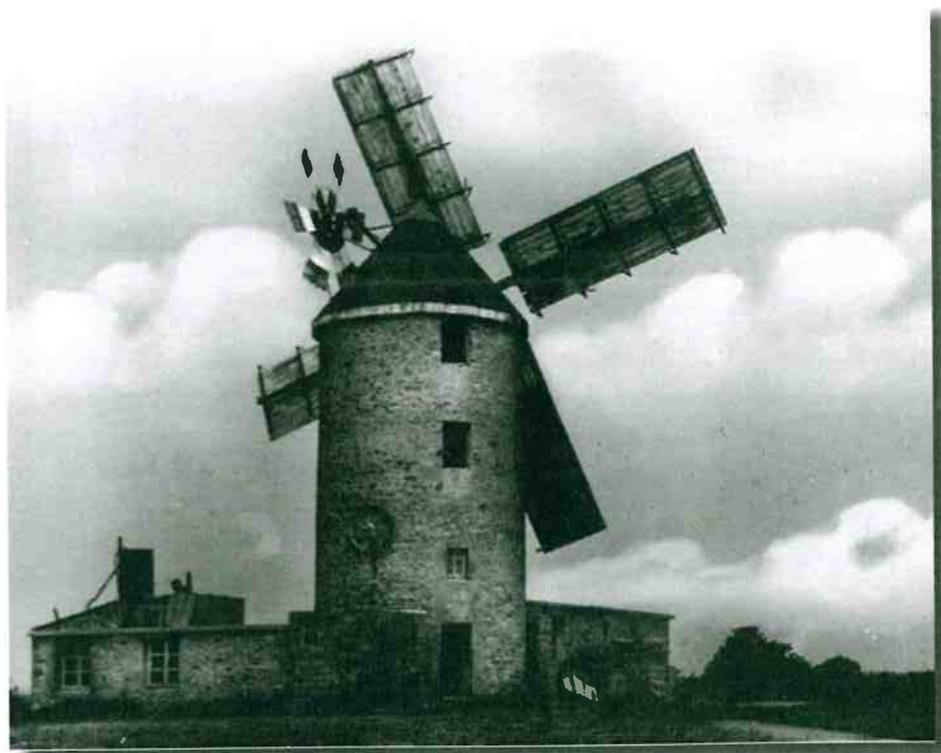
LES MOULINS DE STE REINE DE BRETAGNE

Pendant la guerre 39-45, trois moulins sont en activité :

Les 2 moulins de la Fortune, l'un broyant le blé et tenu par Pierre GUIHENEUF et l'autre produisant de la farine de blé noir et obéissant à Pierre COMMELIN.

Le moulin de Ploux, sous la responsabilité de Théophile GUIHARD, aidé de son frère Joseph.

Pendant l'occupation et surtout à l'époque de la Poche de St Nazaire; ils vont tourner jour et nuit, pour ravitailler les personnes cruellement rationnées. On venait de partout, de Guérande, de St Joachim pour avoir quelques kilos de farine. Le grain était apporté la nuit. Il fallait garder son tour, parfois deux jours pour récupérer la farine.



Moulin de La Fortune

LA BARAQUE A ANGELE

Cette baraque avait été montée après la guerre 14-18, près du café de la gare, elle est actuellement démolie.
Elle servait entre autres aux banquets de mariage.

Si elle avait pu parler, elle en aurait des souvenirs à évoquer.
Écoutons-la :

«J'ai d'abord recueilli des réfugiés de St Nazaire, la famille RIOT y a couché sur de la paille, puis on m'a partagée en deux, pour accueillir 2 familles : TUAL et GUIHO

Je fus réquisitionnée plusieurs fois pour servir de classe aux garçons de l'école St Louis, chassés de leurs locaux, par les Allemands.

Je servis aussi de salle de Catéchisme.

J'ai vu des soldats polonais fuyant les Allemands, venir changer de tenue, afin de mieux leur échapper.

J'ai servi de garage à de nombreux vélos appartenant aux ouvriers prenant le «petit train» pour rejoindre leur travail à St Nazaire.

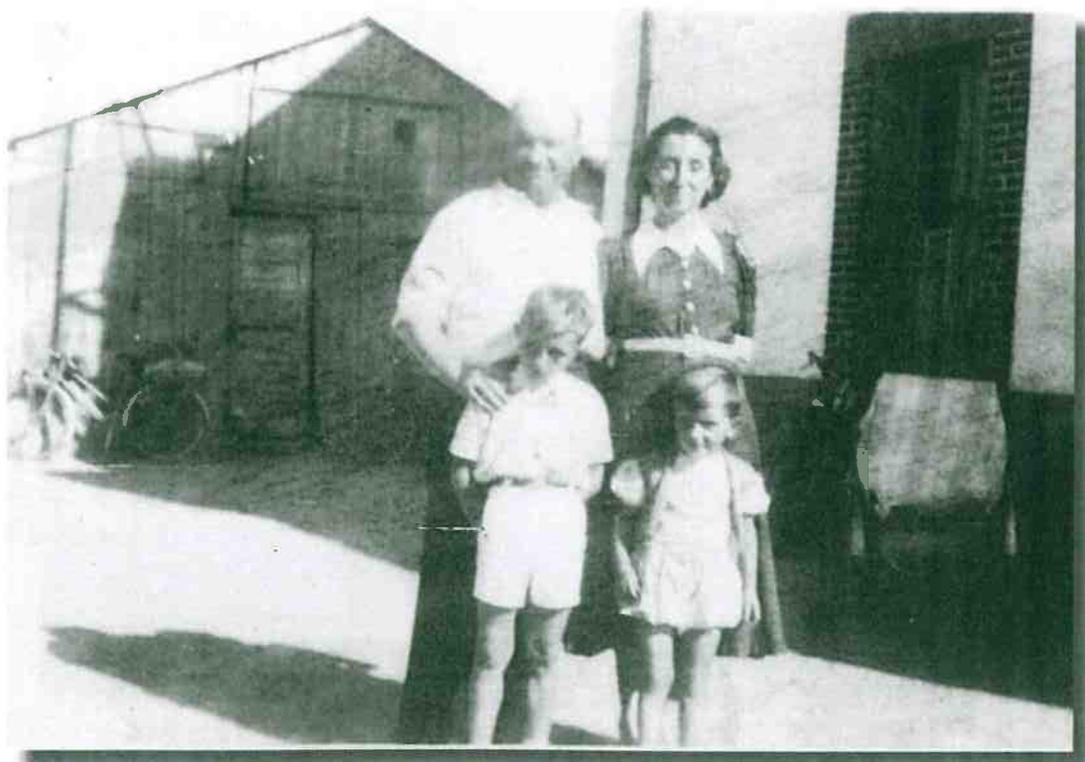
Ils l'y déposaient le matin et le reprenaient le soir.

Et puis, à la libération, je retrouvais ma vocation de salle de banquet.

Les chasseurs alpins y organisaient des repas pour les prisonniers et leurs familles.

Je servais de vestiaire aux cyclistes quand les courses ont été rétablies par le comité des fêtes, le dimanche de la Pentecôte.

Voilà mon histoire pendant la guerre!»



Joseph & Angèle BOISROBERT
devant la baraque

LE CIMETIERE ALLEMAND

Une partie des locaux des Pères Montfortains, au Calvaire de Pont-château, a été réquisitionnée au cours de la guerre, pour servir d'hôpital allemand. Nous nous souvenons des larges croix rouges qui ornaient les toitures et façades de ces bâtiments.

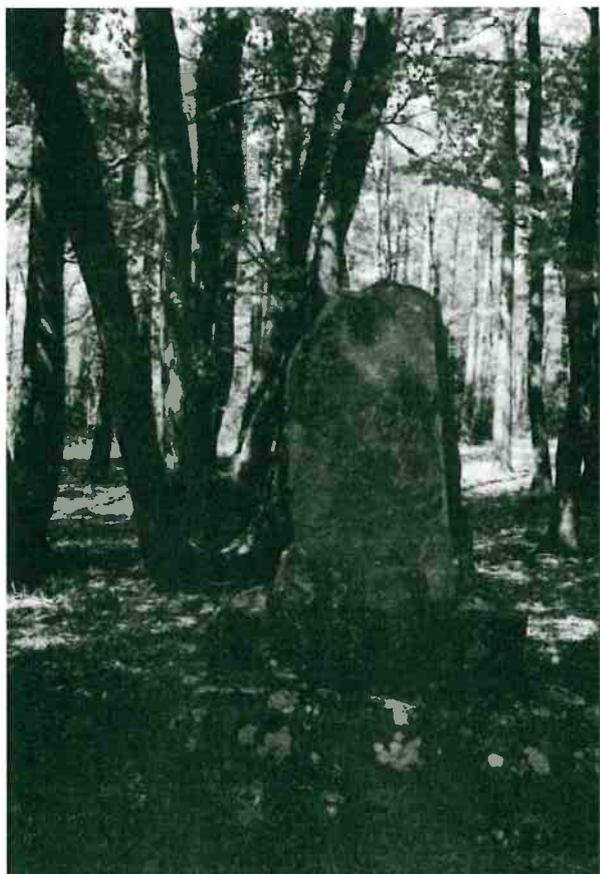
Pendant la poche, les soldats qui y décédaient, étaient enterrés dans un enclos situé derrière le calvaire, sur le territoire de Ste Reine de Bretagne.

On y compte 95 tombes d'Allemands et 3 de Français :

- * Louis TANGUY - FFI de Concarneau
- * Georges JOUANEL - FFI d'Agen - exhumé au cimetière national de Chasseneuil (Charente)
- * Marcel LOINIER - FFI de Plessé - exhumé à Plessé.

Par ordre du ministère des Anciens combattants et victimes de la guerre, les corps allemands furent exhumés le 23 décembre 1955 à Pornichet où reposent 4915 morts.

N'oublions pas que l'Allemagne a payé, elle aussi, un lourd tribut à la guerre qu' HITLER avait voulue.



Au bord de la forêt,
stèle marquant l'emplacement
du cimetière.

**Copies de lettres de Mme ULBRICH,
une femme allemande qui a perdu son mari à la guerre,
qui montrent bien que cette femme a souffert de la guerre.**

Mme. Charlotte Ulbrich
Coburg (Allemagne)
Hirschfeldring 44

Coburg, le 13. janvier 1956.

A la mairie de
Ste. Reine - de - B r e t a g n e

Messieurs,

mon mari est enterré sur la cimetière de Calvaire dans votre commune.
Il s'agit de la tombe nro. 3, suite 1:

Major Wilhelm Ulbrich
mé (geb.) 10.9.1910
mort (gef.) 7.8.1944.

Il m'était jusqu'ici impossible d'obtenir un renseignement exacte
de la sollicitude allemande des tombes de guerre concernant les soins
des tombes. C'est pour cela que je m'adresse directement à vous avec
une demande. Voudriez-vous avoir la bonté de me nommer une adresse à
laquelle je pourrais m'appliquer. Je suis prête à envoyer quelque argent
à cette personne qui voudrait bien prendre soin de la tombe de mon mari
naturellement autant que possible, seulement.

Je vous remercie d'avance de votre bonté et je suis sûre que vous
comprenez ma prière. Peut-être me sera-t-il possible de visiter cette
année moi-même la cimetière de Calvaire.

En attendant votre réponse, recevez Messieurs mes meilleurs saluta-
tions de

votre très dévouée

Charlotte Ulbrich

Mme. Charlotte Ulbrich
Hirschfeldring 44
C o b u r g (Allemagne)

Coburg, le 23^{me} février 1956.

A la Mairie de
Ste. Reine de B r e t a g n e
(Loire - Inférieure)

Messieurs,

J'ai votre lettre du 17 Janvier et je vous ^{en}remercie beaucoup.
J'ai l'intention de faire en août cette année le triste voyage en France
pour visiter la tombe de mon mari et père de mon petit garçon, qui mal-
heureusement n'a jamais connu son père.

Je veux prendre séjour avec mon fils 2 ou 3 semaines près de St. Nazaire
et pendant ce temps visiter aussi Ste-Reine-de-Bretagne. Je prendrai
alors aussi l'occasion de vous remercier personnellement de votre bonté
de m'avoir donné les renseignements dont je vous ai prié.
Avec mes meilleurs salutations je suis, Messieurs,

votre très dévouée

Charlotte Ulbrich

c) Faits se rapportant à la vie quotidienne

LES REQUISITIONS

Les Allemands, logés dans les environs (Château de DEFFAY, Calvaire de Pont-Château) devaient se nourrir.

Quand ils n'avaient pas leur suffisance, ils «réquisitionnaient».

Comment cela se passait-il ?

Les Allemands se présentaient à la mairie ou chez Francis COUVRAND, maire.

«Ils nous faut 10 douzaines d'oeufs
ou 2 vaches
ou 500 kg de foin
etc ...»

Le secrétariat de la mairie écrivait un ordre de réquisition qu'il faisait porter par le garde-champêtre chez un ou plusieurs agriculteurs, lesquels étaient sommés de s'exécuter.

LES REQUISITIONS D'HOMMES

Les lieux-dits : Marhé et l'Ile sont choisis par les Allemands comme points stratégiques en cas de percée par les alliés, sur le bord de mer.

En 1943 et 1944, les hommes de Ste Reine de Bretagne sont réquisitionnés pour abattre, détruire tous les fossés et arbres en bordure du marais, et creuser des tranchées d'environ 1,80 m de profondeur sur 80 cm de largeur en forme de Z et pourvues de caillibottis.

Des emplacements sont prévus pour les pièces d'artillerie.

Dans les terrains nus, d'une assez grande surface, il fallait planter des poteaux de 4 à 5 mètres de hauteur (surnommés les asperges de Rommel, du nom d'un général allemand), taillés en biseau pour empêcher l'atterrissage des avions. Jean JOUIN dit Jean SOUDAS a été réquisitionné avec sa charrette et son cheval pour le transport de ces pieux. Pour tous ces travaux; il fallait venir avec ses outils : pelles, pioches, scies, etc...

«Le dimanche 6 août 1944, le garde champêtre Stani HILBERT arrive à la maison avec un Allemand. Mon mari, Francis, est réquisitionné avec son cheval pour aller transporter du matériel allemand jusqu'à Blain.

Il sera accompagné d'Auguste ALLAIN et de Marcel BERNIER.

Devinez mon inquiétude quand on savait que les Alliés bombardaient tout ce qui bougeait... Mon mari revint sain et sauf le lendemain matin».

Joséphine MENORET

LES REQUISITIONS DES BÊTES

En 1939, les hommes partent à la guerre, mais aussi les chevaux.

Réflexion de la mère Perrine, habitant le bourg de Ste Reine: «Si encore ils n'emmenaient que les hommes, mais c'est les pauv'bêtes...»

Ensuite, les chevaux devaient être déclarés à la mairie. Et en cas de besoin, les Allemands venaient avec un ordre de réquisition. Les enfants PERRAUD sont envoyés dire dans les fermes voisines «ramassez vos bêtes, il va y avoir une réquisition». Parfois, ce sont les gendarmes français qui passent avant les Allemands avertir de la proche réquisition. A la ferme de Crévy, chez Joseph BARRE, les Allemands viennent chercher deux vaches et un coq. Après des explications un peu difficiles, les Allemands repartent avec deux vaches et une poule et non un coq, seul de son espèce à la basse cour.

Mr Joseph PERRAUD dit «Gros cul» de la Blanchardais avait dû céder une vache aux Allemands. Cette vache fut emmenée au Calvaire de Pont-Château. Avant le coup de grâce, elle fut placée dans une prairie qui ne devait pas être bien close. La bête trouva la sortie et revint chez son propriétaire pendant la nuit.

Les Allemands ont cru Joseph PERRAUD affirmant que la vache était revenue seule, mais par punition elle fut reconduite au Calvaire et exécutée.

LES RESTRICTIONS ET LE MARCHÉ NOIR

«Progressivement, le rationnement des denrées alimentaires de base est mis en place; il faut des tickets pour acheter le pain, la viande, le beurre, l'huile, le lait, le chocolat, ...

Ce contingentement va être lourd de conséquences, tant matérielles que morales. Les agriculteurs sont obligés de fournir un minimum de produits pour le marché officiel, suivant l'importance de l'exploitation, mais à prix fixés d'avance par les pouvoirs publics, ils essaient de réduire cette part obligatoire, afin de donner satisfaction aux nouveaux clients qui deviennent de plus en plus nombreux au fur et à mesure que la pénurie ne s'aggrave...

C'est un véritable marché parallèle appelé «marché noir» qui se met en place...»

Pierre DELAHAYE
(La vie rurale à Crossac)

LE TROC

«Je me souviens avoir donné une livre de beurre en échange d'une paire de sabots neufs chez un sabotier de la Chapelle des Marais

Pierre DELAHAYE
(La vie rurale à Crossac)

*Pendant la guerre, quelques mariages ont été célébrés.
On ne pouvait y participer, avec des habits trop usagés.
«La maison PLAISANCE de Pont Château m'a fourni un costume contre
16 paquets de cigarettes et le prix d'un costume»*

Gustave JAGU

Les casseroles, faitouts, marmites s'usaient à force de servir pendant la guerre, comme avant ou après la guerre.

Mais comment faire quand il ne s'en vend plus dans les magasins?
Refaire le fond défectueux!

Les ouvriers des chantiers ou de la ferronnerie BERTHO s'en chargeaient contre, par exemple, une livre de beurre ...

Chaque ticket quotidien de cette feuille correspond à 100 grammes de pain

Les tickets ne peuvent être utilisés qu'au jour indiqué

30	100	29	100	28	100	27	100
SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN
24	100	23	100	22	100	21	100
SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN
20	100	19	100	18	100	17	100
SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN
16	100	15	100	14	100	13	100
SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN
12	100	11	100	10	100	9	100
SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN
8	100	7	100	6	100	5	100
SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN
4	100	3	100	2	100	1	100
SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN	SEPT.	PAIN

SECRÉTARIAT D'ÉTAT À LA PRODUCTION INDUSTRIELLE

N° 147 J-H 219

CARTE DE VÊTEMENTS ET D'ARTICLES TEXTILES

Nom Boisrobert
 Prénoms Marie
 Profession d.
 Nationalité F Sexe F
 Date de naissance 10 novembre 1908
 Commune Saint-Hilaire-la-Croix
 Département Loire-Inférieure
 Domicile
 Département Loire-Inférieure
 Commune Boisrobert
 Rue et N° Rue de la République
 Délivrée le 20 août 1946
 par la Mairie de Saint-Hilaire-la-Croix
 Signature du Maire [Signature]

AFIN QUE
 CEUX QUI SONT AU FRONT
 aient chaque jour le nécessaire

SUPPRIMEZ A VOS REPAS TOUT CE QUI CONSTITUE LE SUPERFLU

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
 RAVITAILLEMENT GÉNÉRAL

N° 81

Valeur en catégories M jusqu'à 100 grammes
 Valeur en catégories 100 grammes jusqu'à 200 grammes
 Valeur en catégories 200 grammes jusqu'à 300 grammes

Nom Mme BOISROBERT
 Prénoms Marie
 Né le 10 novembre 1908
 à Saint-Hilaire-de-Bretagne
 Nationalité F Sexe F
 Domicile
 Département Loire-Inférieure
 Commune Saint-Hilaire-de-Bretagne
 Rue Rue de la République
 Délivrée le 20 août 1946
 par la Mairie de Saint-Hilaire-de-Bretagne
 signature du Maire [Signature]

COUPONS D'ACHAT DE CHAUSSURES				COUPONS D'ACHAT D'ARTICLES TEXTILES			
DATE	QUANTITÉ	ARTICLE	REMARQUES	DATE	QUANTITÉ	ARTICLE	REMARQUES
11-84	1	chaussure		20-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		21-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		22-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		23-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		24-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		25-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		26-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		27-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		28-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		29-84	1	chaussure	
1-85	1	chaussure		30-84	1	chaussure	

4 COUPON D'ACHAT POUR UNE PAIRE DE CHAUSSURES

Catégorie **SABOTINES** Genre **Toutes Pointures**

CACHET DE LA MAIRIE N° 00028121

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
 MINISTÈRE DE LA PRODUCTION INDUSTRIELLE

A remplir par la Mairie

Délivré à M. Boisrobert Marie
 Date de délivrance 20 août 1946
 N° 269 N° []
 Enregistrement à la Mairie

Voir au dos

11	10	9	8	7
24	23	22	21	20
57	56	55	54	53
46	45	44	43	42
35	34	33	32	31

Le point des perles les plus grosses

LES CARTES DE RATIONNEMENT

Les premières cartes d'alimentation et de textiles virent le jour le 18 septembre 1940. Ces cartes de ravitaillement sont divisées en 9 catégories correspondant à la classe d'âge ou à la situation. Elles sont identifiées par une lettre :

E pour les enfants de moins de 3 ans

J1 pour les enfants de 3 à 6 ans

J2 pour les enfants de 6 à 13 ans

J3 pour les enfants de 13 à 21 ans

A pour les adultes jusqu'à 70 ans

T pour les travailleurs

C pour les cultivateurs

V pour le 3ème âge

T.F. pour les travailleurs de force, bénéficiant d'un régime calorique à 1200

LE RATIONNEMENT

Avec les cartes de rationnement, on pouvait se procurer :

- 300 gr de pain / jour.
- 300 gr de viande / semaine.
avec 3 jours sans viande : les mercredis, jeudis et vendredis.
- 50 gr de fromage / semaine
- 100 gr de beurre / semaine
et plus souvent des matières grasses non identifiables.
- 500 gr de sucre / mois.
- 150 gr de café / mois
composé le plus souvent d'orge grillée ou de chicorée
- 250 gr de pâtes dites «alimentaires» / mois
- 100 gr de savon / mois

Pour les loisirs :

- 1 paquet de gris ou de cigarettes / semaine
- 4 litres de vin / mois

Le «A» n'a droit ni aux farines, ni au riz, ni aux confiseries, ni au chocolat.

Toutes ces rations, pourtant déjà bien minces vont connaître de nombreuses évolutions en fonction du marché et des événements, mais souvent à la baisse, tant en qualité qu'en quantité (100 gr de pain/ jour à la fin de la guerre).

LE RAVITAILLEMENT

Distribution de sucre

Les consommateurs E, J1, J2, J3, devront déposer, entre les 11 et 16 mai, le coupon n° 1 de mai de leur feuille semestrielle donnant droit : E, 1.250 gr. ; J1, 625 gr. ; J2, 500 gr. ; J3, 750 gr.

Distribution de chocolat

Les consommateurs J1, J2, J3, sauf les titulaires de la carte, pourront percevoir 250 grammes de chocolat, contre remise du ticket DZ de mars.

La Résistance

12 et 13 Mai 1945.

" Quand, sur le journal, je découvrais le n° de ticket, contre lequel la ration ~~mensuelle~~ de chocolat était attribuée, vite je courais chez Victoria, afin de recevoir ma provision mensuelle. "

Simone BOISROBERT

(1) l'épicerie du coin.

FARINES COMPOSEES OU SIMPLES	E-J1-V	250 gr. par mois	Ticket n° 7
SUCRE	E	1.000 grammes pour le mois	avec le coupon E II.
	autres catégories	500 gr. pour le mois	avec le coupon n° 2
RIZ	E 3	300 pour le mois	avec le coupon n° 5
	J 1	200	
	autres catégories	néant	
CHOCOLAT	E - J1 - V	125 gr.	Coupon 8.
	J2 - J-3	250 gr.	
CAFE, THE ou PETIT DEJEUNER (3)	E - J 1	Néant	Coupons N° 8
	Autres Catégories	soit 250 gr. de mélange.. moulu ou non moulu de café et de succédané ou 60 gr. de café décaféiné ; soit 50 gr. de thé, soit 250 gr. de farine composée dite «petit déjeuner».	

(1) A) La feuille de pain est divisée en deux parties : les tickets portant le chiffre 1 ne pouvant être échangés contre du pain que du 1er au 15 décembre inclus ; les tickets portant le chiffre 2 que du 15 au 31 décembre inclus.

B) Pour les consommateurs des catégories E J1, V 100 gr. de pain pourront être échangés contre 75 gr. de farine composée.

(2) Les feuilles de tickets supplémentaires pour travailleurs de force des deux catégories seront remises directement aux intéressés par les soins des entreprises d'après une liste des professions établie par le se-

crétariat d'Etat au Ravitaillement. (3) La ration de café, mélange moulu ou non moulu a été portée à 250 grammes contre 150 grammes en novembre et est étendue au bénéfice de la catégorie J2, mais dans la mesure où les approvisionnements locaux le permettront.

Les bénéficiaires de cette ration c'est-à-dire tous les consommateurs sauf E et J1 pourront percevoir au lieu et place de ce mélange soit 50 grammes de thé, soit 250 grammes de farine composée dite petit-déjeuner dont la teneur en cacao est supérieure à 10 % soit 60 gr. de café décaféiné.

LE COUVRE-FEU

Des 1940, les Allemands ont instauré le couvre-feu. Les civils ne devaient pas sortir de la maison, depuis 21h00 le soir et jusqu'à 6h00 le lendemain matin, à moins d'être munis d'ausweis(laisser-passer).

En juillet 1943, le Père MACE de la Blanchardais avait passé la nuit près de son beau-père mourant. Il revenait vers 5h30 par la route de Grenongle. Les Allemands qui passaient sur la route de la Chapelle des Marais l'ont aperçu et ont tiré sur lui. Une balle l'a effleuré et, vite, il s'est couché à terre et a attendu que les Allemands soient rendus au Roué pour continuer sa route.

OUVERTURES CLOSES

Portes et fenêtres devaient être bien closes afin de ne laisser passer aucun rai de lumière et ceci pour éviter qu'un bombardier repère votre maison.

Les Allemands, pour la même cause, diffusaient du brouillard artificiel.

AFFICHAGE DES NOMS

La liste des habitants de la maison devait être affichée près de l'entrée. Et lors d'un contrôle par les Allemands, à toute heure, surtout le soir ou la nuit, aucune personne supplémentaire n'était tolérée, ceci pour traquer les hommes qui se cachaient au lieu de rejoindre le S.T.O. (Service Travail Obligatoire).

HEURE SOLAIRE

HEURE LEGALE

HEURE ALLEMANDE

L'heure d'été et l'heure d'hiver ne sont pas une invention d'après la guerre.

En effet, la loi du 24 mai 1923, prévoyait l'avance d'une heure vers la mi-avril. C'était l'heure légale et le retour à l'heure normale (ou solaire), en retardant d'une heure au début octobre.

Dans les campagnes, ce changement d'heure n'était pas appliqué.

De plus les Allemands ont imposé leur heure : 2 heures d'avance sur le soleil.

«Chez mon grand-père, la pendule est restée à l'heure solaire. Les Allemands le constataient, mais ne disaient rien.»

Simone BOISROBERT

19 décembre 1940. — LOI relative à l'avance de l'heure légale (J. off., 9 janvier 1941).

Nous, Maréchal de France, chef de l'Etat français,

Le conseil des ministres entendu,

Décrétons :

Art. 1^{er}. Le gouvernement fixera chaque année, par décret, l'amplitude de l'avance de l'heure légale prévue par la loi du 24 mai 1923, modifiée par le décret du 26 septembre 1939, ainsi que les dates d'entrée en vigueur de l'avance de l'heure et de rétablissement de l'heure normale.

12 janvier 1939. — DÉCRET relatif à l'application de l'heure d'été (J. off., 19 janvier).

Le Président de la République française,
Sur le rapport du ministre des travaux publics et l'avis du conseil des ministres.
Vu la loi du 24 mai 1923 relative à l'avance de l'heure légale.

Décrète :

Art. 1^{er}. L'heure légale sera avancée de soixante minutes dans la nuit du 15 au 16 avril 1939, à vingt-trois heures.

2. L'heure normale sera rétablie dans la nuit du 7 au 8 octobre 1939, à vingt-quatre heures.

LA CULTURE DU MIL

Plus de riz, plus de tapioca, de la farine au compte-gouttes

Comment se nourrir de laitages ?

Le mil cultivé pour les bêtes avant la guerre, a servi aux humains. Entre autres, à l'hôpital (1) et à Marongle, il était pilé à la mode africaine chez Sorin.

Malheureusement, le tronc d'arbre creusé et le pilon n'ont pas résisté aux années ! On faisait cuire le mil avec du lait ou de l'eau.

(1) la maison de retraite

LA CULTURE DU CAFE

150 Grs de café par mois, et encore quel café !

C'était peu. Alors, place aux ersatz ! Certains cultivaient de l'orge dont on faisait griller les grains, d'autres utilisaient des glands grillés.

On a même réussi à faire pousser 2 sortes de café, entre autres, à Marongle et à «l'hôpital» (1) où la culture du café s'est pratiquée bien après la guerre.

(1) la maison de retraite

LE PAIN NOIR

Le pain était la nourriture de base, à l'époque.

On en consommait beaucoup, à chaque repas, si bien que 100 grammes de pain quotidien ne suffisaient pas à nourrir son homme, comme l'on dit.

Et encore, quel pain ! du pain noir contenant plus de son que de farine de froment, si bien que, après la guerre, lorsque le pain blanc (1) a fait son réapparition, «c'était bon, comme du gâteau !»

(1) à base de farine de maïs au départ

POMMES DE TERRE ET TOPINAMBOURS

Chacun possédait un coin de terre pour y faire pousser des légumes et, entre autres, des pommes de terre beaucoup utilisées dans l'alimentation, avant la guerre 39-45.

Mais voilà que les doryphores broutent les feuilles et compromettent la récolte et plus de produits à vendre pour traiter ! Les élèves furent mobilisés, pour ramasser les doryphores, dans de petites boîtes contenant du pétrole : précieuses classes de plein air !

Certains se souviennent avoir goûté des topinambours, remplaçant les pommes de terre manquantes. Tous n'ont pas gardé un bon souvenir culinaire de ces mets !

ABATTAGES CLANDESTINS

A Ste Reine de Bretagne, avant la guerre, il n'y avait pas de boucherie. Les cochons et les volailles suffisaient presque pour l'alimentation des Reinois. Un boucher de Pont-Château, Mr LOREAU, passait le samedi, au bourg et dans quelques villages, proposer sa marchandise.

Pendant la guerre, les réfugiés avaient d'autres habitudes. Des abattoirs clandestins de veaux, vaches, cochons virent le jour dans différents lieux de la commune ou des environs :

- à l'Ile, près de Marongle (1)
- à Cuziac, route du bûcher
- à l'Organais, route de l'Etang de Crévy
- à la cave aux linots, dans la forêt de La Madeleine
- à la Cossonais.

Des bouchers réfugiés, Mrs DENIER, MORANTIN, MERCIER y faisaient leur travail et distribuaient rapidement les morceaux de viande, car à ce moment, ni réfrigérateur, ni congélateur ...

(1) dans un hangar appartenant à Théophile GUIHARD

DEMANDE DE CARTE DE TABAC.

A remplir par le débitant.	A remplir par le client.	
Localité et N° du débit : <u>S^e Reims 92 100</u>	Produit préféré : <u>Gauloises</u>	N° de la nouvelle carte d'alimentation : <u>373</u> délivrée par la MAIRIE de <u>S^e Reims</u> <small>(ou ses succursales)</small>
N° d'inscription dans le débit : <u>163</u>	NOM DU CLIENT : (en majuscules) <u>Guibard Pierre</u>	
Après vérification de la concordance avec la carte d'alimentation : SIGNATURE et Cachet du débitant.	PRÉNOMS : _____	
	DATE ET LIEU DE NAISSANCE : <u>3 Novembre 1925 S^e Reims</u>	
	ADRESSE : <u>Les Yvies S^e Reims de Bretagne</u>	
	Je certifie n'être inscrit que dans le présent débit. Signature du client : <u>Guibard</u>	
	DATE : le <u>26-10</u> 194 <u>3</u> .	
	Toute déclaration inexacte expose aux sanctions prévues par les lois sur le ravitaillement.	

Coller ici le coupon de la feuille semestrielle.

J. 17102-41.

Carte de demande de tabac

N°	N° de la carte	Nom	Prénoms	Age	Profession	Adresse	N° de la carte	Signature
113	10150	Blé Gyon	Louis	18 Juin 1916	cultivateur	la Seltinville S ^e Reims	113	Blé Gyon
112	10707	Guibard	Jean	1 ^e Février 1910	ouvrier	le Guibard S ^e Reims	112	Guibard
110	1101A	Blé	Jules	20/4/75	ouvrier	le Guibard S ^e Reims	110	J. Blé
111	711C	Mace	Joseph	24 Février 1911	cultivateur	la Seltinville S ^e Reims	111	Mace
112	711J	Mace	Jean	1 ^e Février 1912	cultivateur	la Seltinville S ^e Reims	112	Mace
111	1032	Jouin	Joseph	1 ^e Mars 1911	cultivateur	St. Louis S ^e Reims	111	Jouin
114	101C	Guibard	Pierre Joseph	6 Juillet 1914	ouvrier	le Guibard S ^e Reims	114	Guibard
115	510 JB	Blé	Louis Joseph	11 Sept 1912	ouvrier	le Guibard S ^e Reims	115	Blé
116	107135	Mace	Jules			le Guibard S ^e Reims	116	Mace
112	627	Schbaye	Joseph	17 Mars 1911	ouvrier	le Guibard S ^e Reims	112	Schbaye
110	1015	Blé	Blé	20 Octobre 1914	ouvrier	le Guibard S ^e Reims	110	Blé

Détail des distributions

LE TABAC RATIONNE

A partir de 16 ans, les hommes pouvaient prétendre à 1 paquet de cigarettes par semaine.

Pour cela, au bureau de tabac, Marie DELAHAYE établissait la liste des «fumeurs» et tous l'étaient à cette époque. Si on ne fumait pas, ou peu, les cigarettes servaient de monnaie d'échange : un précieux troc !

Marie DELAHAYE oubliait parfois de rayer, sur la liste, les clients morts ou le faisait tardivement si bien que sa soeur a pu lui dire : «Tu faisais fumer les morts ...»

«Les fumeurs invétérés se lançaient dans la culture du tabac, dans un coin de jardin, bien à l'abri des regards indiscrets, car, il s'agit, évidemment, d'une activité clandestine».

Pierre DELAHAYE
(*La vie rurale à Crossac*)

L'HABILLEMENT

La loi du 17 juin 1941 institua les cartes de vêtements et d'articles textiles, y compris les chaussures.

Par voie de presse ou d'affichage, l'administration faisait connaître les numéros des tickets comme étant ceux du mois pour faire des emplettes.

Et encore, fallait-il trouver les magasins approvisionnés. Vêtements et chaussures à semelles en bois, parfois ne devaient pas s'user trop vite, sinon gare à la dispute des parents, n'est-ce pas les enfants ?

C'était la débrouillardise ... Le troc fonctionnait ... Beaucoup de personnes se sont improvisées teinturiers. Dans une lessiveuse, on faisait bouillir des draps, avec une poudre achetée dans la commune. Et ensuite, place aux ciseaux et à l'aiguille.

L'élevage des moutons, toujours en usage au début de la guerre, s'est développé pour se procurer de la laine. Et les rouets se sont remis à tourner ...

Avant la guerre, les femmes et jeunes filles portaient des bas de laine tricotés dans les moments libres ou des bas de coton achetés (Les bas de nylon n'existaient pas encore). Pénurie pendant la guerre ! Pour donner l'illusion d'avoir des bas, certaines femmes se teintaient les jambes et traçaient une ligne à l'arrière de la jambe pour imiter la couture. Un vrai trompe-l'oeil !

LES CHAUSSURES

Les tickets donnaient droit à quelques paires de chaussures, à semelle de bois et à mauvais cuir.

A la campagne, les sabots étaient toujours en usage, mais pendant la guerre, l'activité du sabotier est devenue florissante.

François PERRAUD était le sabotier de la commune.

Pendant la poche, pour pallier au manque d'électricité, ses amis dont Louis HERVY, allaient pédaler pour actionner une dynamo, génératrice d'énergie.

LE SAVON

Pénurie de savon ! Alors, on innove :

* en guise de lessive, de la cendre de bois finement passée que l'on mettait dans une lessiveuse, à bouillir avec du linge.

* Plusieurs personnes se sont lancées dans la fabrication de savon qui se faisait de différentes façons.

Voici une recette :

- 6 litres d'eau
- 3 kg de suif
- 500 grs de soude caustique
- 500 grs de poudre de résine
- un demi paquet de talc (facultatif)
- une boule de bleu (facultatif)

*Faire bouillir le tout dans une lessiveuse pendant une heure.
Retirer du feu, continuer à remuer, couler dans des moules et couper le savon quand il est froid.*

EXTRACTION DE LA TOURBE

En juillet 1941, suite aux difficultés d'approvisionnement de la région nantaise en charbon, un ingénieur tourbier, Mr BREHANT Jean arrive à Ste Reine. Sa mission consiste à faire des prélèvements de tourbe dans des différents endroits du marais pour rechercher, par analyse, la valeur calorifique de cette manière. Il prend pension chez Marie DELAHAYE, au bourg de Ste Reine de Bretagne.

L'année suivante, en mai 1942, la société des Tourbières de l'Ouest, sous la responsabilité de Mr MENARDEAU s'installe au lieu dit «la pièce à Ramet», à droite du chemin du pont de Marongle. Elle construit une baraque pour ramasser le matériel, puis une passerelle sur le canal de Ste Reine. Des rails sont ensuite montés pour pouvoir transporter la motte avec des wagonnets jusqu'à la route de l'Ile soit sur environ 1,5 km à 2 km. Les camions venaient faire leur chargement pour livrer ensuite, la région nantaise. Une cinquantaine de personnes y travaillaient, sous la direction du chef d'équipe, Joseph PELAUD, dit «P'tit P'laud» habitant La Poterie.

Une deuxième entreprise s'installe dans la pièce à chevaux, à gauche du pont de Marongle. Le responsable est Mr VINCENT qui prend pension à la maison hospitalière. 20 à 25 personnes y travaillaient. La motte est acheminée vers la route de l'ILE, avec des charrettes traînées par des chevaux.

La compagnie WORMS exploitait à l'Ile Ollivaud, Mr PHILIPPE d'Herbignac y travaillait et utilisait une draine. Mme CUZOU Victor de Cuziac, y a été employée aussi, jusqu'à ce qu'elle se casse le genou.

On le voit, grâce à la guerre et aux restrictions, une véritable industrie est née, en Brière. Elle a été de courte durée, puisque pendant l'hiver 42, les Allemands ont inondé la Brière pour empêcher l'atterrissage éventuel des avions anglais.

L'ECLAIRAGE

«Comme il n'y a plus d'électricité, on s'éclaire avec des moyens de fortune ; on ne trouve plus de pétrole dans le commerce et les bougies sont également très rares ; c'est alors que certains utilisent le carbure qui sert à alimenter les lampes sur les bicyclettes, avant l'apparition des premières dynamos»

Pierre DELAHAYE
(La vie rurale à Crossac)

Certains préparaient des bougies avec de la graisse de boeuf coulée sur une mèche faite de coton, dans une pompe à vélo.

Pour les autres qui n'avaient ni bougie, ni lampe, il n'y avait que la flamme du foyer pour s'éclairer.

«Je me souviens avoir appris mes leçons, les pages du livre tournées vers la flamme».

Simone BOISROBERT

LA PENURIE D'ALLUMETTES

Tout s'épuise, même les allumettes ...

Certains en fabriquaient avec de la bourdaine ou «brouzane». On coupait les branches en petites lamelles et on les trempait dans du soufre.

Mais là, où il n'avait plus du tout d'allumettes, le feu devait être conservé sous la cendre, pendant la nuit ou pendant les absences de la maison.

«Nous étions de garde du feu, un après-midi, notre mère étant partie. Mais occupées par je ne sais quel jeu passionnant, nous avons laissé le feu s'éteindre. Nous ne fûmes pas, bien sûr, complimentées, à l'arrivée de notre mère. Je me revois, revenant de chez une voisine, tenant dans mes mains, un terrasson avec de la braise».

Simone et Michèle BOISROBERT

LES MOYENS DE TRANSPORT

Avant la guerre, les transports PERRAUD étaient une entreprise florissante.

Pour pallier au manque d'essence, des gazogènes furent installés. Les réquisitions portèrent à l'entreprise un coup terrible : 12 cars furent mis hors d'état de rouler, un seul restait intact en 1945.

Le moyen de communication le plus pratique était le vélo, avec des pneus pleins, des «boyaux» disait-on, car, là encore, pénurie d'enveloppes et de chambres à air ...

Surtout, il ne fallait pas se le faire «piquer», Marie-Claude JOUIN se rappelle que celui de sa mère a été pris par les Allemands, après son arrivée du marché de Pont-Château. Louise BOISROBERT, de Marongle, a dit adieu à son vélo, emporté par un Allemand, et combien d'autres ...

A la porte de la Mairie de Ste Reine, un Allemand pose son vélo et rentre à la mairie. Un Français passe et part avec. A la sortie, constatant l'absence de son vélo, l'Allemand ne fait pas de cadeau, il prend celui de Thérèse DELAHAYE, employée de la Mairie, et continue sa tournée. Adieu, vélo ... il n'y a rien à dire ...

Les vélos qui ne servaient pas étaient mis en réserve dans des tas de fagots, des tas de foin, dans les greniers, bien cachés car les Allemands se permettaient parfois de visiter les maisons, de bas en comble ...

LES ARMES INTERDITES PENDANT LA GUERRE

En 1940, les Français furent priés de porter les armes qu'ils possédaient (fusil de chasse) dans les mairies.

Tous n'obéirent pas et cachèrent leurs armes dans des endroits insolites : chêne creux, cheminée, voûte ... Elles ressortaient le matin, de bonne heure, pour une partie de braconnage.

Mais devant l'invasion des lapins, il fut rappelé aux détenteurs du droit de chasse, qu'ils pouvaient les détruire à l'aide de bourses, furets et chiens (circulaire du 9 septembre 1942)

*Circulaire du 9 septembre 1942. — Destruction des lapins. —
4^e Division, 2^e Bureau, Agriculture.*

Nantes, le 9 septembre 1942.

Le Préfet de la Loire-Inférieure à MM. les Maires du
département,

J'ai l'honneur de vous rappeler qu'aux termes de l'ordonnance allemande du 24 octobre 1940, les détenteurs du droit de chasse peuvent être autorisés par la Feldkommandantur à détruire les lapins à l'aide de bourses, furets et chiens.

Vous voudrez bien, à ce sujet, informer les intéressés :

1^o Que toutes les autorisations précédemment accordées doivent être renouvelées ;

2^o Que les nouveaux permis seront délivrés sur demandes adressées à la Préfecture (4^e Division, 2^e Bureau).

Ces requêtes devront être revêtues de l'avis favorable du Maire et indiquer l'étendue des terres sur lesquelles le pétitionnaire est détenteur du droit de chasse.

*Le Préfet,
Pour le Préfet,
Le Secrétaire général,
Y. BAYET.*

L'ENTR'AIDE PENDANT LA GUERRE

Toutes les terres étaient cultivées. Les Reinois ont prêté aux réfugiés un bout de champ ou de jardin, afin qu'ils puissent cultiver des légumes.

Les jeunes, les femmes et les réfugiés participent aux travaux : battage, ramassage des pommes, vendanges au pressoir où il faut écraser les pommes et le raisin à la force des bras, chez Nicolas le boulanger entre autres ...

A Grenongle, vivait de l'agriculture la famille BROUSSARD.

En 1939, elle se composait :

du père Jean-Baptiste
de la mère Séraphine
de six filles Marie
Mélanie
Reine
Louise
Joséphine
Claire

et d'un garçon Louis. Celui-ci a été mobilisé. Alors pour faire tourner la ferme, les filles ont retroussé leurs manches, en particulier Joséphine, qui a labouré, ensemencé, récolté ...

Comme beaucoup de femmes dans son cas, le ministre de l'agriculture lui a conféré, en 1946, la décoration de Chevalier du mérite agricole.



Les filles BROUSSARD



La Longeais
après les battages

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
DROIT — ÉQUITÉ — PROGRES



MÉRITE

AGRICOLE

Le Ministre de l'Agriculture

a conféré à Madame *Marié* née *Broussard* épouse *de son épouse*
née le 24 juillet 1816 à *Saint-Benoît* Département de *Saint-Benoît*
le Croix de Chevalier du Mérite agricole, par arrêté du 11 août 1866

Fait à Paris le 14 juin 1866

Commissaire
Le Chef de Cabinet

Le Ministre de l'Agriculture

L. Rost

Le 27/04

Diplome du Mérite Agricole

III

a) Les loisirs pendant la guerre

Pendant les cinq ans et demi de guerre, la vie continuait tout de même. Il fallait bien que la jeunesse se passe! Des bals étaient organisés à Bergon avec François TUAL et son accordéon. A la Lande, une musique d'accordéon égayait le café TRANCHANT.

Les Trous à Tenaud étaient un lieu de plaisir tous les dimanches d'été. Beaucoup ont appris à nager dans ce plan d'eau. Mr RABIER, un réfugié, s'improvisait moniteur de natation. Deux plongeurs avaient été construits et Raphaël MORAND, un Reinois de naissance faisait des démonstrations. Il deviendra célèbre par la suite, par d'authentiques exploits sportifs.

Deux équipes de football entraînaient les jeunes, l'U.S.S.R. et le Réveil.

Des défilés étaient organisés. La brouette d'Angèle BOISROBERT a porté une maquette du bateau «Normandie».

Des pièces de théâtre étaient jouées par des réfugiés et des jeunes de Ste Reine. Elles étaient exercées par Melle OLLIVAUD et Mr SEGUE, au château de Crévy. Ces représentations avaient lieu à l'école St Louis, transformée en salle de spectacle.

Claude BOISROBERT se souvient avoir chanté «Nicolas prétend». Le fils AYRAULT a chanté «Avec l'ami bidasse» et «La Caissière du grand café».

Un arbre de Noël fut organisé en 1945. Des jouets en bois étaient fabriqués par les réfugiés et distribués aux enfants des réfugiés et aux orphelins de la commune :

- poussettes pour les filles
- pantins pour les garçons

Des kermesses étaient organisées sous les moulins par le comité des prisonniers.



Théâtre : Saynète : Toto mange ta soupe

Il avait traversé la Manche à la nage : Raphaël Morand est décédé à 77 ans

On vient d'apprendre la mort, il y a quelques jours, de Raphaël Morand dans sa maison de Pen Bé. Il avait 77 ans. Son nom évoquera bien des souvenirs aux gens d'un certain âge, car Raphaël Morand s'était illustré, dans les années cinquante, en accomplissant d'authentiques exploits sportifs dans des domaines très variés : une traversée de la Manche à la nage et pas mal d'autres épreuves d'endurance dans l'eau ; le marathon du Nil qu'il remporta, en décembre 1953, au terme de 42 kilomètres d'une course à pied éprouvante. A son retour en France, il reçut un accueil triomphal. En prenant de l'âge, Raphaël Morand, que l'on connaissait bien à Saint-Nazaire, avait dirigé des piscines, aux Sables d'Olonne, puis à Pornichet.



Raphaël Morand, au temps de ses exploits sportifs.

Ouest - France du 04.02.1995

Hommage aux Défenseurs de la France...

Prix libre

Le Chant du Maquisard

1

Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines,
Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne,
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme
Ce soir, l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes.

2

Montez de la mine, descendez des collines, camarades,
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades,
Ohé les tueurs à vos armes et vos couteaux tirez vite,
Ohé saboteurs attention à ton fardeau dynamite...

3

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères,
La haine à nos trouses et la faim qui nous pousse, la misère
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves
Ici, nous vois-tu, nous on marche et nous on tue... ou on crève...

4

Ici, chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe,
Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place,
Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes,
Chantez compagnons, dans la nuit la liberté nous écoute..

LES MARIAGES DE LA GUERRE

Plusieurs mariages eurent lieu pendant la guerre. Comment faire pour s'habiller convenablement et offrir à ses invités un repas convenable.

Joséphine MENOIRET-MACE a toujours de la reconnaissance envers Louise BARRE qui lui a donné des tickets de textiles pour se procurer sa robe de mariée.

L'habit d'Alphonse BELLINOT, marié le 29 Août 1939, a servi 5 fois pour d'autres mariés de la guerre.

Les chaussures de Jean SIMON ont été prêtées à Raymond MAHE pour se marier le 15 septembre 1942.

Pour le banquet qui a lieu bien souvent dans la baraque à Angèle, la viande était trouvée dans les fermes : un veau et un cochon pour le mariage de Joséphine et Francis MENOIRET et un mouton pour le lendemain, jour du retour du mariage.

Le paquet de café, obtenu avec les bons, contenait beaucoup d'orge et quelques grains de café au dessus, lesquels étaient collectés dans toute la famille afin d'offrir un vrai café aux invités. De même, le sucre était économisé dans les mois qui précédaient le mariage.

Et ne croyez pas que les mariages étaient tristes !



LES FÊTES RELIGIEUSES

En 1939, la majorité des personnes de Ste Reine de Bretagne assistaient aux offices religieux.

Pendant la guerre, les difficultés de la vie quotidienne ne font qu'accroître la piété religieuse.

Le 31 mai 1940, la Paroisse de Ste Reine sera consacrée au Sacré Coeur de Jesus.

Le chapelet des enfants est institué.

«Le dimanche de la Fête-Dieu, le 3 juin 1945, tous les prisonniers rapatriés portaient bannière, croix, drapeau et le dais, à tour de rôle» :

**«extrait d'une lettre du 31 mai 1945,
d'une mère à sa fille»**

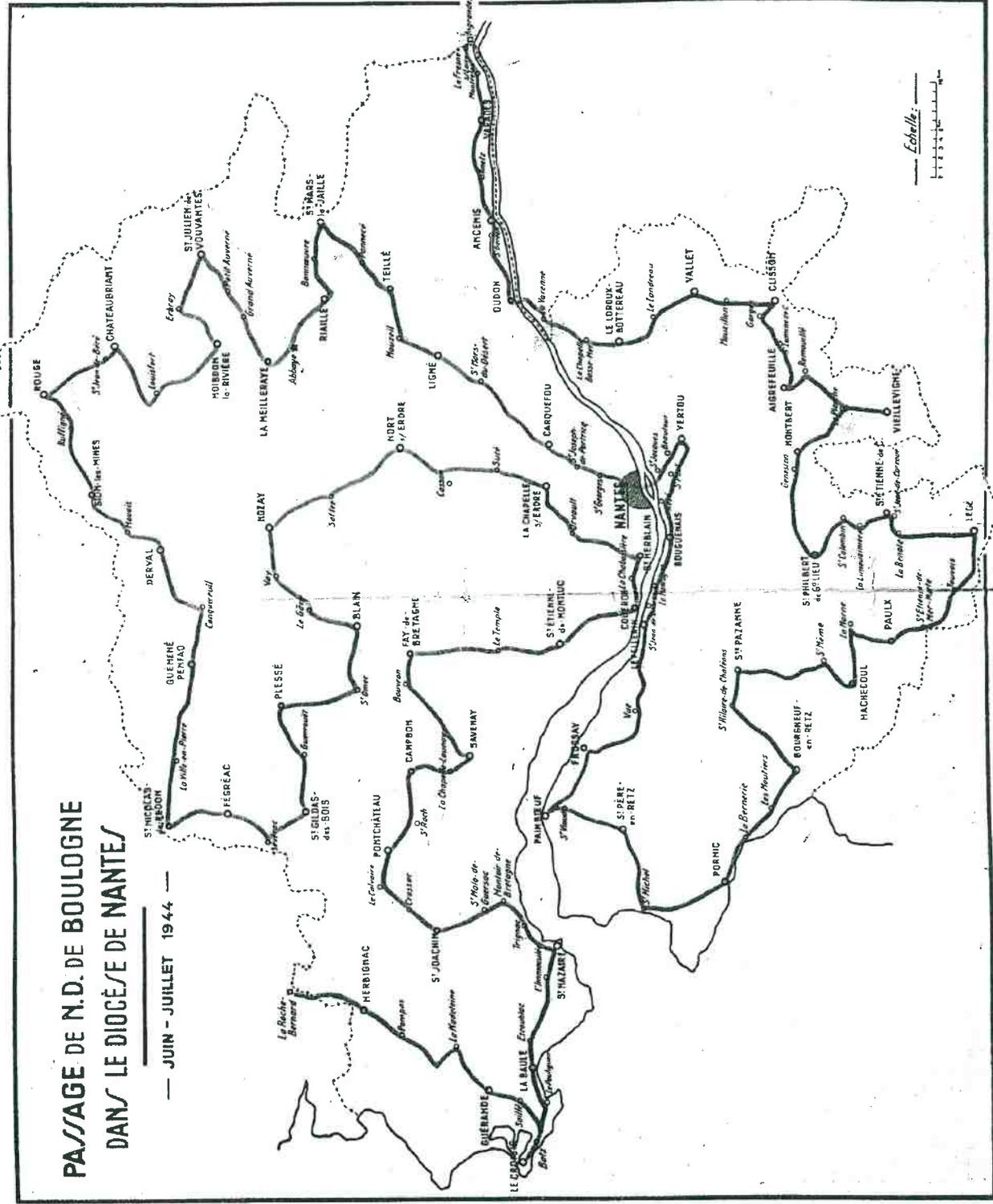
Mais surtout, le passage de Notre-Dame de Boulogne, occasionne une ferveur populaire, partout où elle passait. Beaucoup se souviennent être allés le 26 juillet 1944, de Ste Reine à Crossac, à pied, derrière la bannière, en priant.

JUIN

1. — INGRANDES - LE FRESNE
2. — YARADÉ - Contréails
3. — ANGENIS - Avez
4. — OUDON - Saint-Gélon
5. — LE LOROUX-BOTTREAU - La Chapelle-Race-Mer-
6. — VALLET - Le Landreau
7. — CLISSON - Mousillon
8. — AIGREVEUILLE - Rilly
9. — VIELLEVEUILLE - Toules-Loies
10. — MONTBERT - Noire-Dame
11. — SAINT-PIERRE - Gorges X
12. — SAINT-ETIENNE-DE-CORCOU - Saint-Jean-de-Corcoué
13. — LEIGÉ - La Béraie X
14. — PAULX - Toussé
15. — MACHECOUL - St-Etienne-de-Mer-Morte X
16. — SAINTE-PAZANNE - Le Marais
17. — BOURGNEUF - Saint-Martin-de-Cloillon
18. — PORNIC - Les Moutiers X
19. — SAINT-PERE-EN-REIZ - La Bernerie X
20. — FAIMBEUF - Saint-Nicolas
21. — FROSSAY - Saint-Viaud
22. — LE PELERIN - Saint-Jean-de-Béreau
23. — BOUGUENAIS - Le Manigat X
24. — VERTOU - Saint-Paul X
25. — NANTES - Saint-Jacques
26. — NANTES - Saint-Georges
27. — CARQUEFOU - Saint-Marc-de-Porzig X
28. — LIGNE - Moutiers
29. — TEILLÉ - Pontec
30. — SAINT-MARS-LA-JAILLE - Pannecé
31. — BOURNEUF - Bourneuf

PASSAGE DE N.D. DE BOULOGNE
DANS LE DIOCÈSE DE NANTES

— JUNI - JUILLET 1944 —



JUILLET

1. — RIAILLÉ - Abbaye (toute la nuit)
2. — LA MEILLERAYE - Grand-Avené X
3. — SAINT-JULIEN-DE-POUVANTES - Petit Avené
4. — MOISON - Ebroy
5. — CHATEAUBRIANT - Louisfort
6. — CHATEAUBRIANT - Grand Avené
7. — ROUGE - Saint-Jean-de-Béré
8. — SION - Ruffigné
9. — DERYAL - Nouais
10. — GUDMÈNE - Conquerveuil
11. — SAINT-NICOLAS-D'ERDON - La Ville-en-Pierre (Avesac)
12. — FEGREAC - Sévrec
13. — SAINT-GILDAS-DES-BOIS - Saint-Gildas
14. — SAINT-GILDAS-DES-BOIS - Guenouet
15. — PLESSE - Saint-Omer
16. — BLAIN - Le Frayon
17. — NOZAY - Le Gères
18. — NORT-SUR-ERDE - Sillé
19. — LA CHAPELLE-SUR-ERDE - Casson X
20. — SAINT-HERBLAIN - Orreuil
21. — COUBRON - La Chabossière
22. — SAINT-ETIENNE-DE-MONT-LUC - Le Temple
23. — JAY - Bourron
24. — SAVENAY - La Chapelle-Launay
25. — CAMPBON - Saint Roch
26. — PONTCHATEAU - La Colvaie
27. — SAINT-JOACHIM - Cressac X
28. — SAINT-NICLAIRE - Saint-Malo
29. — LA BAULIE - Rignac
30. — LE CROISIC - Saint-Nicolas
31. — GUERANDE - Escoubac X

1^{er} Août : Heriugac - La Roche-Bernard

LE PASSAGE DE NOTRE-DAME DE BOULOGNE

A CROSSAC

«Nous avons vu aussi Notre-Dame de Boulogne, elle n'est pas venue à Ste Reine de Bretagne, mais nous avons été la voir à Crossac. Mercredi 26, nous avons eu un triduum prêché par un Père du Calvaire.

Nous avons été en procession avec croix et bannière jusqu'à Crossac, en disant le chapelet et en chantant des cantiques.

Ce qu'il y avait du monde !

Il n'y avait de reste dans les maisons que les personnes indispensables. Nous n'aurions jamais cru qu'il y aurait autant de monde, les hommes surtout.

Chez nous, ton père était resté à garder les bêtes. Nous étions tous les trois, Joseph était à porter la bannière et Louis, la croix. Nous étions tous, les petits et les grands.

Tante Célestine et moi, nous sommes parties avant la procession, j'ai été pour l'aider avec sa voiture, mais je m'en suis revenue avec la procession. En s'en retournant, c'étaient les mêmes prières et chants.

C'est Ste Reine qui était la première à recevoir Notre-Dame. Nous avons eu une heure pour nous, dans l'église. C'était vers dix heures, heure solaire. L'église de Crossac était pleine de gens de Ste Reine, ils ont fait sortir ceux de Crossac.

Quel spectacle inoubliable !

Comme tout le monde priait !

On ne pouvait se lasser de regarder cette blanche statue !

Thérèse et beaucoup de jeunes sont restés tout la journée avec ceux de Crossac et ont été la reconduire jusqu'à la limite de St-Joachim.

Ce qu'il y avait de belles décorations, d'arcs de triomphe avec de belles inscriptions !

Et l'église, comme elle était bien décorée pour recevoir la Vierge !

Elle va passer demain mardi à la Chapelle des Marais.

Bien des gens de Ste Reine iront encore.

Si toutes ces prières pouvaient obtenir la fin de la guerre!..»

Lettre d'une mère à sa fille
du 31 juillet 1944



René AYRAULT

b) Témoignages et quelques figures marquantes de Ste Reine de Bretagne

L'afflux des réfugiés à Ste Reine doit se situer en novembre 1942, après les bombardements de St Nazaire, par les forteresses volantes américaines des 9, 14 et 17 novembre 1942 qui firent 272 morts et 344 blessés.

Nous étions déjà logés, mon épouse et moi, à l'école de Ploux désaffectée, où habitaient déjà Mr et Mme LESCOUET, née AYRAULT, avec leur fille aînée, institutrice suppléante à l'école laïque dirigée par Mr LE POEZAT et située près de la mairie.

Nous avions avec nous un fils de 8 ans et une petite fille de 5 ans. Notre fils aîné âgé de 15 ans était réplé avec le Collège technique de St Nazaire à Nantes, où il était interne, et par la suite, à Guéméné Penfao quand Nantes fut bombardé.

La vie s'organisait du mieux possible, malgré les restrictions, il y avait des tickets de rationnement pour tout : pain, sucre, matières grasses, viande, textile, chaussures, pneus, essence...

Nous allions travailler à St Nazaire par le petit train du Morbihan, poussif, qu'il fallait pouvoir pousser à la rampe de Ploux.

Afin de défendre les droits des réfugiés et sinistrés, il avait été créé un comité des réfugiés dont j'étais le secrétaire. Le président était Mr LETOURNOU et plusieurs autres membres dont Mr CAVARO Auguste, réfugié à Crévy.

Les réfugiés avaient droit à diverses allocations qui étaient de 15 Frs par jour pour les chefs de familles et de 12 Frs pour chaque autre personne. Ils avaient également droit à des allocations de loyer et éclairage qui étaient de :

Pour 1 personne	: 3.50 Frs,	par jour
... 2 personnes	: 5.50 Frs	...
... 3 personnes	: 7.00 Frs	...
... 4 personnes	: 8.00 Frs	...
... 5 personnes	: 9.00 Frs,	...

Ces allocations étaient versées par la perception de Pont-Château et nous avons fait habilitier notre trésorier Mr CAVARO Auguste qui était caissier à la SNCASO à St Nazaire pour effectuer le paiement à Ste Reine, afin d'éviter que les réfugiés se déplacent eux mêmes à Pont-Château.

Nous allions à deux, Mr CAVARO et moi-même chercher les sommes tous les mois et en faisons la distribution, je crois au café BOISROBERT, en face de la gare du petit train. Nous reportions ensuite les états émargés à la perception.

Nous avons réussi, je ne sais plus par quel moyen, à obtenir la livraison de deux wagons de charbons en boulets, venant de St Nazaire, pour les réfugiés, car le chauffage était rare.

Vinrent ensuite les bombardements incendiaires de St Nazaire les 16 et 28 février et des 22 et 23 mars 1943. St Nazaire et les chantiers étaient démolis à 75 %, il n'était plus question de travailler et tous les ouvriers furent contraints au chômage.

Pour survivre, des indemnités de chômage furent allouées à tous les ouvriers privés de travail, celles-ci étaient versées tous les quinze jours, sous les ordres de Mr JALLAIS, maire de St Malo de Guersac, chef de l'atelier de tôlerie de Penhoët, aidé de personnel, dont votre serviteur, toujours au café BOISROBERT.

La vie s'organisait tant bien que mal, ceux qui le pouvaient faisaient du troc : tabac contre beurre, puis partaient vers les communes excédentaires en produits agricoles, jusque vers St Dolay.

Nous étions avertis par Radio-Londres des phases de débarquement et de l'avance des Alliés, puis ce fut, au mois d'août, l'arrêt des troupes alliées et notre encerclement dans la poche de St Nazaire.

Les ressources en blé de la commune Ste Reine étant épuisées, il fut décidé en accord avec la municipalité d'aller collecter du blé, au nord de la poche : Bouvron, Guenrouët et Notre Dame de Grâce.

A cet effet, afin d'avoir un fonds de roulement, pour permettre le règlement des achats, il avait été demandé à chaque personne la somme de 5 Francs. Je crois me rappeler que c'était Melle Marie DELAHAYE qui tenait un café-tabac qui avait en charge ce fonds de roulement. 1175 personnes étaient inscrites à la boulangerie. Ces collectes effectuées par des volontaires ont commencé le 29 janvier 1945 et les 10 et 17 février 1945 et le 9 mars.

Pour effectuer ces collectes, nous avons dû emprunter des sacs en jute auprès de 32 personnes, y compris le boulanger, sacs que nous avons rendus par la suite à leurs propriétaires.

Quand les chargements de blé arrivaient, celui-ci était stocké dans l'école de Ploux, en attendant d'être transformé en farine par Mr GUIHARD. Nous avons pu, grâce aux collectes, offrir à tous les enfants pour Noël, une brioche et pour tous, augmenter la ration journalière de pain qui était maigre.

Par la suite, notre encerclement se prolongeant, du ravitaillement nous arrivait par trains de la France libérée : fin janvier 1945, 8 mars 1945 ... il nous est arrivé 5 trains de ravitaillement dont 4 à la gare de Pont-Château et 1 à La Baule.

Nous avons gardé de bons souvenirs de notre séjour à Ste Reine, surtout avec la famille Joseph JOUIN et Joseph DELAHAYE, notre voisin. Mon épouse, beaucoup moins, car je délaissais souvent ma famille pour les autres.

René AYRAULT

Dès le début de la guerre, je remplaçais mon frère Pierre, comme sacristain.

J'assurais l'ouverture et la fermeture des portes de l'église, dans l'obscurité l'hiver.

Tous les jours, je grimpais 32 marches d'escalier et 28 barreaux d'échelles pour aller remonter la pendule. 3 fois par jour je sonnais l'Angélus, sans compter les baptêmes, les mariages, les glas et les enterrements.

Les Allemands avaient installé un poste d'observation dans le clocher de Ste Reine et ils communiquaient par signes lumineux avec leurs collègues situés dans le clocher de St André des Eaux.

Un soir, j'ai failli enfermer un Allemand dans l'église.

Je me suis mariée le 29 août 1939, ma fille Marie Claire est née le 13 novembre 1940, mon mari parti à la guerre le 10 septembre 1939, puis il a été fait prisonnier.

Ma fille n'a donc pas connu son père avant l'âge de 4 ans et demi, à son arrivée à Ste Reine, le 15 mai 1945. Elle était contente de le voir, il allait lui rapporter un petit frère, un vélo. Ca s'est réalisé quelques années plus tard.

Marie BELLLOT-GUIHARD



*Pierre GUIGAND
avec des compagnons devant le Stalag*

2 Septembre 1939.

Je me souviens de ce jour, où le tocsin a sonné, mon père était à labourer, il a lâché la charrue, dans le bout du champ et a dit : «c'est fini, je ne pourrais pas finir de labourer ce champ, il va falloir partir à la guerre», moi j'avais 7 ans et mon frère, 6 ans, on ne comprenait pas.

Le lendemain, nous sommes partis, maman et nous deux, accompagner notre père à la gare. Maman pleurait et, nous aussi. Une dame nous a consolés en nous donnant des bonbons. Voilà le départ.

Ensuite, maman a eu beaucoup de misère à travailler la terre. Papa a rejoint Nantes, puis Angers, où il a été malade. Une religieuse de l'hôpital lui a proposé : «Si vous voulez faire venir votre femme, pour vous voir avant le départ en Allemagne, écrivez-lui, et nous l'habillerons en infirmière, et elle pourra rentrer.» Alors, ma mère est partie par le train de Pont-Château à Angers où elle est restée deux jours, avec mon père, grâce à cette religieuse. Ensuite, celui-ci est parti pour l'Allemagne. Il a travaillé dans une ferme «pas trop mauvaise». Mais il n'avait jamais le droit de manger à la même table que ses patrons qui le respectaient tout de même. Pendant tout ce temps de guerre, on avait droit à des tickets pour du chocolat, des biscuits ou autres choses. Nos tickets servaient à acheter pour notre père, chocolat, biscuits et tout ce que l'on pouvait trouver. Maman faisait un colis pour papa. Mon frère et moi, on ne mangeait pas de friandises, mais on ne se plaignait pas.

Nous n'étions pas privés pour autant. A la maison, maman faisait du beurre qu'elle partageait en demi-livres, pour donner à ceux qui en avaient besoin. Ils la remerciaient en lui donnant des tickets. Maman faisait du pain, toutes les semaines; il y avait les légumes dans le jardin.

Nous avons toujours mangé à notre faim, mais maman était seule à faire tout ce travail.

De plus, les Allemands habitaient au Calvaire de Pont-Château, à quelques kilomètres de chez nous, ils venaient très souvent pour prendre ce qui leur convenait : vache, veau, lait, légumes, ... Tout leur était bon.

Près de chez nous, vivaient des réfugiés de St Nazaire. Ils étaient serviables.

Mon père a vécu peu de temps après la guerre, puisqu'il est décédé le 2 juillet 1946.

Pierrette GUIGUAND - VOLANT

« J'avais 14 ans au début de la guerre.

J'ai donc vécu consciemment certains faits de la vie de Ste Reine de Bretagne, pendant la guerre.

Je me revois, la peur au ventre, revenir de la gare de Pont-Château, en pleine nuit, avec deux vélos, le mien et celui de Jean ROBARD qui repartait pour le front.

J'ai travaillé à la construction du mur de l'Atlantique, en 1943 et 1944, avec l'entreprise MONOD, pour l'organisation TODT. Muni d'ausweis(laissez-passer), je me rendais chaque jour au travail.

Le 16 décembre 1943, je me trouvais sur la place St Pierre à Nantes. Une rafle est organisée par les miliciens. Je fus pris et qu'elle ne fut pas ma surprise de retrouver dans le train Alphonse LECOMTE, Louis ROBARD, Jean LETORT, Edouard PERRAIS et Pierre LEGAL de Ste Reine. Ces derniers venus à Nantes, la veille, pour une visite médicale avaient été raflés et avaient passé la nuit, à la caserne Cambrone de Nantes.

Nous fîmes route ensemble jusqu'à St Nazaire. Je réussis à faire passer un message pour ma famille, par un ouvrier.

Moi et mes compatriotes fûmes hébergés à l'école Ernest RENAN de Méan St Nazaire.

Et le lendemain, au travail ! à la construction du Blockhaus, au camp de la Ramée, avec l'organisation TODT.

Endimanchés, moi et mes compagnons refusâmes de travailler. «Niks travail, nicks manger». Le lendemain, bottes et bleus nous furent fournis. Le Maire de Ste Reine nous fit libérer 8 jours plus tard.

CERTIFICAT DE TRAVAIL Mod. 1
délivré sous la responsabilité de :

Monsieur **SOCIÉTÉ DES ENTREPRISES**
Qualité : **A. MONOD**
(L'employeur indiquera sur titre, le raison sociale et l'adresse de son établissement)
118 rue de Valenciennes, PARIS

SECTION DE L'OUEST
LE PONT-CHATEAU
A. P. CHATEAU le **12/11** 1943
Signature et cachet du Responsable :

J. 37280-43. (8) T. S. V. P.

IDENTITÉ DU TITULAIRE

Nom et Prénoms **JAGU Gustave**
Né le **3/9/1925** à **Sainte Reine**
Adresse : **La Flécherie, Ste Reine**
Nationalité : **Française**
exercant dans l'établissement **MONOD** à son compte
le métier de **Manoeuvre** depuis le **25/10/43**
Inscrit dans la catégorie **6** sous le N° **32**
Le Titulaire : **Jagu**

J'ai quitté Ste Reine le 25 janvier 1945 pour Ancenis.

Je passai le concours de garde républicain et c'est, avec ce grade, que je revins à Ste Reine, libérée le 11 ou 12 mai 1945»

Gustave JAGU

Certificat de travail de Mr JAGU



Je travaillais à Vertou, chez les maraîchers, depuis 1938. J'ai eu mon permis de conduire en 1940 et je conduisis alors la camionnette de mon patron, allant livrer légumes et fleurs au Champ de Mars à Nantes, et chez des grossistes. Pendant la guerre, les Allemands devinrent nos clients. Du Champ de Mars à la gare de marchandises, j'étais accompagnée, parfois, par un ou deux Allemands.

Lorsque les ponts eurent sauté, j'utilisais le pont transbordeur pour franchir La Loire. Munie d'un laissez-passer, je circulais partout dans Nantes.

C'est ainsi que les lendemains de bombardements, je voyais des cadavres extraits des décombres, alignés le long des rues. Ce n'était pas beau à voir.

Après les bombardements de septembre 1943, ce fut l'exode pour les Nantais. Tous auraient voulu monter dans la camionnette.

Que de soucis pour conduire la nuit tombée ! Les phares devaient être camouflés et ne laisser passer qu'un rai de lumière.

J'ai vu St Nazaire détruit aux 3/4 lorsque j'allais ravitailler les enfants des fusillés en vacances à Pornichet.

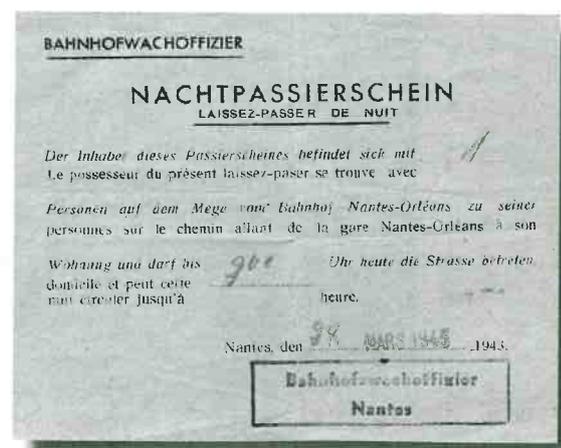
Je n'ai pas souffert de la faim, les légumes étaient dans le jardin. Comme nous transportions de la viande plus ou moins clandestinement, les bouchers nous récompensait en nature. Et puis, j'allais chaque semaine, au Bignon, chercher 2 pains de 6 livres (en plus du pain obtenu par les tickets), utilisant les petites routes, de peur de rencontrer gendarmes ou Allemands.

Parfois, ma soeur et moi, revenions à Ste Reine. Un dimanche soir, voulant retourner à Nantes, le train était très en retard à la gare de Pont Château, si bien qu'il est arrivé après l'heure du couvre-feu, à Nantes. Un poste allemand nous fournit un laissez-passer pour rejoindre Vertou, à pied plus souvent qu'à bicyclette ...»

Elisabeth NOTHOMMES-HALGAND



NANTES
Le pont Transbordeur



SOEUR MARIE DE LA MISERICORDE

La maison de retraite, appelée à cette époque «l'hôpital» était dirigée par Soeur Marie de la Miséricorde, une religieuse de la Congrégation des Soeurs de St Etienne de Montluc.

La maison était pleine d'enfants et de personnes âgées.

Comment nourrir tout ce monde, alors que c'étaient les restrictions ?

N'a t'on pas vu Soeur Marie de la Miséricorde, pétrir le pain, dès 4h du matin chez la famille MACE, à la Blanchardais et ensuite chauffer le four ?

C'est elle aussi qui partait, munie d'un laissez-passer, avec une voiture à cheval, au marché de La Roche Bernard ou encore dans les fermes de Bouvron (elle était originaire de cette commune) quérir farine, cochons et denrées diverses.

Parfois, elle prêtait son attelage au comité des réfugiés ou elle rapportait du marché, de la laine, du tissu qu'elle s'empressait de distribuer aux habitants de la commune.

Soeur Marie de la Miséricorde a laissé à Ste Reine, le souvenir d'une personne au grand coeur.



JEAN PERRAUD

Le 1er mai 1926, Jean Perraud a créé une entreprise de transports en commun.

Il a établi un service régulier : Pont-Château.....Herbignac

Au début de la guerre, il se trouvait à la tête d'une vraie entreprise : 16 cars en service

Mr Jean PERRAUD était très social, toujours prêt à rendre service. Pour les jeunes, il a créé l'U.S.S.R. dès 1932.

Son dévouement fut reconnu, si bien que dans sa séance du 15 décembre 1944, par délibération du Conseil municipal, quoique ne faisant pas partie du Conseil municipal, il fut chargé de seconder le Maire pour les réquisitions et assurer le ravitaillement.

Il remplira bien son rôle et aidera la population, tant qu'il le pourra. Il allait souvent à Nantes avec sa «402».

Que de services il a rendu aux gens de Ste Reine :

- conduire quelqu'un consulter un médecin
- rapporter une paire de chaussures, etc ...

Aux élections de 1945, il fut élu conseiller municipal et adjoint. Puis en 1947, il devint maire de la commune jusqu'à sa mort, trop précoce, le 9 septembre 1951.



FRANCIS COUVRAND ET STANISLAS HILBERT

Francis COUVRAND était le maire de la commune de Ste Reine de Bretagne, notamment pendant la guerre 39-45.

Que d'imagination, il a fallu pour accueillir les réfugiés, d'abord ceux de Paris et de Reims, en 1939 et 1940, puis ceux de St Nazaire et de Nantes, en 1942 et 1943, fuyant les bombardements.

Que de travail administratif supplémentaire avec les réquisitions de bétail ou de denrées alimentaires, voire pendant «la poche de St Nazaire», l'impression des billets de banque de 5 et 10 Frs. valables seulement sur la commune et remboursés aux commerçants ensuite. Avant la guerre, le secrétaire de mairie travaillait seulement 4h par jour. A la fin de la guerre, elles étaient trois employées, Thérèse DELAHAYE, Gaby GAREC et Angèle MAREC, à temps complet.

Il fallait surtout cohabiter avec les Allemands (1940-1945) logés au château du Deffay, à la cure, à l'école publique, au calvaire de Pont-Château. Il fallait les nourrir et leur fournir oeufs, pommes de terre, vaches, ... Comme personne n'était consentant pour offrir une denrée aux «Boches», le Maire devait envoyer une réquisition pour une douzaine d'oeufs, quelques kilos de pommes de terre ou une vache.

Les Allemands pensaient que le débarquement des alliés allait se faire à St Nazaire. Des Blockhaus furent établis le long du littoral.

Les clochers du pourtour de la Brière furent aménagés.

Et des tranchées se creusaient en bordure du marais, des piquets étaient plantés dans des champs, pour contrarier l'atterrissage éventuel d'avions, de ballons dirigeables, de parachutes. Pour faire ces travaux, il fallait de la main d'oeuvre française. A tour de rôle, les hommes et jeunes gens étaient convoqués par les soins du Maire

Le rendez-vous des Allemands et des personnes convoquées avait lieu chaque jour à la Forge (Mr COUVRAND était forgeron).

Un matin de mars 1944, tous les gens désignés ne sont pas venus. Un mauvais rapport fut établi par le chef allemand et, deux jours après, un mercredi après-midi, une délégation d'Allemands est venue avec ordre d'arrêter le Maire et le garde-champêtre, Mr Stanislas HILBERT.

Ils sont partis sans connaître le lieu de la destination, ni le sort qu'on allait leur infliger.

Le motif de l'arrestation était le suivant :

« non fourniture d'hommes pour le creusement des tranchées »

Devinez l'angoisse des familles ! Mr PERRAUD Jean, de Ste Reine de Bretagne et Mr SAMBRON, maire de Pont-Château, par leurs relations, avaient réussi à connaître le lieu de la détention : la prison de Nantes, détention de courte durée, puisque le samedi suivant, le maire et le garde-champêtre étaient de retour chez eux. Ils ont raconté leur séjour.

Ayant été conduits à Pont-Château, en voiture allemande, là, ils ont pris le train, toujours accompagnés, bien sûr, pour Nantes. Sans jugement, ils vécurent quelques jours en cellule, sous l'autorité allemande, mangeant avec leurs doigts (cuillère et fourchette n'étant pas autorisées).

Tout le monde croyait l'histoire terminée, lorsque le mardi suivant, un télégramme tombait chez Marie DELAHAYE : «Mr COUVRAND, maire et Mr HILBERT, garde-champêtre, doivent se présenter, le lendemain, à la rue Sully, à Nantes à 8 heures».

A nouveau l'angoisse ! Ne pas se présenter, c'était encourir des représailles. Mr PERRAUD Jean qui possédait une voiture, les conduisit au lieu désigné sur le télégramme. Là, un conseil de guerre allemand les attendait. Un traducteur transmettait les principales questions.

«Donnez le nom des personnes qui n'ont pas répondu à la convocation pour le creusement des tranchées».

Et devant le mutisme de l'un et de l'autre :

«vous, alors ...»

Après un débat en allemand, le verdict tombe :

«Vous êtes condamnés, l'un et l'autre, à trois mois de prison».

Et c'est ainsi qu'ils se retrouvèrent, à nouveau en prison. Mais cette fois, ils furent mieux traités que pendant la première incarcération, car ils furent confiés à des gardiens français.

Afin de rompre la monotonie des jours, ces derniers leur confièrent un travail : lire le courrier des détenus.

Pour les repas, les couverts étaient autorisés. Ils avaient droit aux visites, aux colis ...

Grâce à une intervention du préfet de la Loire-Inférieure, la peine de Mr COUVRAND, vu son âge (66 ans) fut diminuée. Il ne fit qu'un mois de prison et sortit fin avril.

Quant à Mr HILBERT, il purgea sa peine de 3 mois et sortit fin juin.

En septembre 1948, la médaille des collectivités locales fut remise à Mr COUVRAND, en récompense de tout le temps passé au service de la commune de Ste Reine, où il fut :

- Conseiller municipal le 15 février 1920
- 2ème adjoint le 17 mai 1925
- 1er adjoint le 5 mai 1929
- maire du 1er avril 1931 au 26 octobre 1947.



Francis COUVRAND



Stanislas HILBERT

c) La libération

«Le soir du lundi 7 mai, à l'annonce de la libération, je me suis rendu à l'église, avec Louis RUAL, nous avons sonné les cloches pour appeler la population qui s'est réunie chez Marie DELAHAYE où une barrique de cidre fut installée sur une table. Tout le monde buvait gratis, chantait, dansait, ... ma fille de 8 ans y a pris sa première cuite».

René AYRAULT

Le lendemain, le 8 mai, les cloches ont sonné toute la journée. Un groupe de jeunes a promené le drapeau français aux quatre coins de la commune, en chantant. Beaucoup de portes s'ouvraient et on offrait tartines et boissons aux joyeux marcheurs. C'était la JOIE, la FÊTE, la LIBERATION.

Ce même jour, un fût de pinard avait été installé à l'école publique, près de la mairie, et chacun pouvait venir, à sa guise, arroser la «LIBERATION»

Le 10 mai, jour de l'Ascension, une fête était prévue pour venir en aide aux prisonniers, dans un pré «sous les moulins». Elle eut lieu, bien sûr, et fut très joyeuse. Jean DOCET avait offert une barrique de cidre pour fêter l'évènement.

«Les Américains sont passés au carrefour de Ste Reine, le 11 mai 1945. Nous étions à l'école, mais nous avons eu le droit de sortir, pour aller saluer nos libérateurs. Ceux-ci nous ont distribué chocolat et, nouveauté, du chewing gum ainsi que des cigarettes.»

Simone BOISROBERT

LA VIE PENDANT LA POCHE ET LA LIBERATION DE STE REINE

RACONTEE PAR UNE MERE A SA FILLE

Lettre du 19 mai 1945

Les Allemands sont partis cette fois pour de bon. Nous en avons vu passer cette semaine, la tête basse. Avant, ils étaient pourtant fiers et arrogants. Ils nous en ont fait voir avec leurs réquisitions. Toutes les semaines, il leur fallait quelque chose. Si on ne donnait pas, ils prenaient. C'était du blé, de l'avoine, des patates, de la paille, du foin, des choux, des betteraves, du beurre, des oeufs, des vaches et des veaux. La semaine avant leur départ, ils sont venus chez nous, ils ont pris une belle génisse de 15 mois et sans payer. Ils ne voulaient que des bêtes jeunes, les gens les cachaient, mais ils en trouvaient quand-même.

A part cela, nous n'avons pas été malheureux pour manger, car nous avons chez nous tout ce qu'il fallait. Il n'y avait rien du tout à acheter. Les gens qui n'avaient pas de grain et qui n'avaient que 100 grs de pain par jour se débrouillaient pour aller chercher du grain vers le front, dans les fermes, avec des petites charrettes à bras. Quelquefois, en s'en revenant, les «Boches» le saisissaient. Mais enfin ! tout le monde a vécu quand même...

Personne n'avait le droit de sortir le soir, et, tout l'hiver, point de lumière, un peu de mauvais gasoil qu'on mettait dans une boîte avec une mèche. Point d'allumettes ! nous en avons eu chacun 12.

Heureusement qu'il est venu cet hiver, des trains de secours de la Croix Rouge. Il y avait de la farine, du sucre, des pommes de terre, des pâtes, du beurre ou de la graisse. Il y aura encore une distribution la semaine prochaine. Nous, les cultivateurs, nous n'avions droit qu'au sucre. Il y avait tant d'ouvriers et de réfugiés qui en avaient besoin.

Tout cela est passé, nous sommes **LIBRES** ...

On n'avait aucune nouvelle, pas d'électricité, pas de radios !

Les «Boches» avaient pris tous les postes qu'ils trouvaient, il avait fallu les cacher. On a su quand même le jour de la LIBERATION. Les cloches ont sonné dès le soir, et, le lendemain, toute la journée. Il y a eu des défilés qui chantaient la **Marseillaise** , toute la semaine.

Le jour de l'Ascension (10 mai), il y avait fête pour les prisonniers. La quête aux deux messes a produit plus de 18 000 Frs et l'après-midi, sur le terrain de football, sous les moulins, il y avait une kermesse. Avec la quête de l'église, ils ont fait plus de 100 000 Frs nets pour donner aux prisonniers, à leur retour.

Et dimanche (13 mai) c'était la réception des premiers soldats français qui arrivent chez nous. Des prisonniers, il en arrive tous les jours, 1 ou 2. Les cloches sonnent à leur arrivée.

A Marongle, 4 sont de retour : François CHARLOT, Joseph MAHE, Jean de L'Ile et Jean BOISROBERT.

Il y a encore Julien MOYON qui a signalé sa présence à Nantes, mais nous sommes sans nouvelles de Jean MENORET.

Son stalag a été délivré par les Russes, pas longtemps avant la fin de la guerre. Il y a encore Joseph BELLIOU qui est de ce stalag ainsi qu'un GUIHENEUF du Portail.

Tu dis que tu nous a envoyé une lettre avec le message, nous ne l'avons jamais reçue.

Ma chère petite fille, je m'arrête car je suis lasse de t'en mettre si long ...

Nous t'embrassons, ton père et moi, de tout notre coeur, en attendant de nous revoir.

LE RETOUR DES PRISONNIERS

Le 1er prisonnier revenu à Ste Reine de Bretagne, fut Emilien BELLIOU, du Haut Mercier, les derniers Edmond SALLIOU, de Travers et Joseph BELLIOU, de Cuziac.

A chaque fois qu'il arrivait un prisonnier, on le conduisait sur la place de l'église, les cloches sonnaient, les gens se rassemblaient et faisaient la ronde. Puis on le reconduisait chez lui, en chantant. C'était la JOIE...

Marie-France, 5 ans, se souvient de l'arrivée de son père, François GUIHARD, qu'elle ne connaissait pas.

«J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre. Jean MENORET est rentré hier soir (c'est à dire le 30 mai 45). Les cloches ont sonné une demi-heure. Nous sommes tous bien contents. Son «Petit Jean» avait un peu peur de lui, hier soir, mais aujourd'hui, il n'a plus peur du tout.

Il y a encore 5 prisonniers pas rentrés : Louis BROUSSARD de Grenongle, Joseph BELLIOU de Cuziac, le frère de l'abbé BELLIOU et les autres sont de l'autre bout de la commune.

Espérons qu'ils reviendront tous.»

Lettre d'une mère à sa fille du 31 mai 1945

LE RETOUR A NANTES

«Maman, ma soeur et moi, avons été réfugiées à Ste Reine de septembre 1939 à janvier 1945, chez notre grand-mère maternelle, à Grenongle, papa et mon oncle étant prisonniers.»

Pendant la Poche, les gens qui le désiraient, pouvaient être évacués vers Nantes. Des trains étaient organisés pour cela mais les bagages et l'argent y étaient limités.

«En janvier 45, nous prîmes le train à Pont-Château pour Nantes. A la gare de Pont-Château pour Nantes, quelqu'un nous demande d'enregistrer sa bicyclette, avec nos bagages, ce que nous fîmes bien volontiers. Arrivé à Nantes, il partit avec son vélo, sans un merci. Pendant le trajet, les Allemands arrêtaient le train pour fouiller les wagons. Arrivés à la gare de Chantenay, nous ne pouvions rejoindre notre maison, le soir, si bien que nous avons couché dans un hangar, sur de la paille. Maman nous a appris, par la suite, que ma soeur et moi avons fait le voyage avec des billets de banque cachés dans la doublure de nos chapeaux...»

Michèle HARROUET-BOISRIVAUD

LES CHASSEURS ALPINS

Hubert GERARD, originaire de Vierzon, s'est engagé dans les chasseurs alpins. Il a été affecté comme mécano. Il a combattu dans les Vosges, où il a souffert du froid (-28°) en Alsace.

Après un temps de repos, les 3 bataillons de chasseurs alpins ont été appelés vers la «Poche de St Nazaire», à Redon, à Pont-Château où ils ont participé aux défilés de la libération puis à La Baule.

Mr GERARD a été démobilisé à Tarbes.

D'autres régiments de chasseurs alpins sont passés à Ste Reine.

C'est ainsi que Blanche GUIHENEUF, la fille du boulanger, a connu son futur mari, Mr SASSIER.

La commission culture, en l'année 1994-1995, a voulu recueillir les témoignages de ceux qui ont vécu la guerre 1935-1945 et les faire connaître en organisant une exposition du 8 au 14 mai 1995.

La commission culture en l'année 2004-2005 a voulu reprendre ces témoignages, les compléter et faire éditer une brochure afin que l'on n'oublie pas cette période de notre histoire.

«L'Avenir a besoin du Passé»

Mr Guiot, membre de l'association pontchâteline d'histoire locale.

Les membres de la commission culture en 1995

ALLAIRE Jean
BOISROBERT Jean Maurice
BOISROBERT Loic
BOISROBERT Simone
GUICHARD Jean Claude
GUIHARD Marie Anne
JAGU Audrey
JAGU Pierre André
OILLIC Fabien
OILLIC Eliane
SALLIOT Eric
SALLIOT Marie France
THOBIE Carl

Les membres de la commission culture en 2005

DRENO Blandine
BUZAY Marie Thérèse
LAUNAY Michèle
LEGAL Valérie
GUIHARD Gildas
GUIHARD Fabien
BOISROBERT Simone
DELAHAYE Eliane
et ALLAIRE Jean

Les 14 Commandements de l'Empoché.

(par G. RHY)

Empoché tu resteras
Jusqu'à la fin de l'encerclement.

Chaque jour tu camoufleras
Tout ce que pille l'occupant.

Fermement tu résisteras
Aux exigences des Allemands.

En vélo tu circuleras
Sans leur demander le consentement.

Mais te le faire faucher, tu éviteras,
Sous peine d'aller à pied seulement.

Le Boche tu nargueras
Sans qu'il s'en doute naturellement.

L'heure de police tu observeras
Pour ta sécurité seulement.

Le sourire tu garderas
Malgré tous tes embêtements.

Ta patience tu exerceras
En attendant le ravitaillement.

L'électricité tu remplaceras
Par le Gazoil fumant.

De même tu trouveras
A chaque chose un remplaçant.

Les bobards tu écouteras
D'une oreille, distraitement.

La délivrance tu attendras
Et acclamera triomphalement.

FRANÇAIS tu demeureras
Et le prouveras fréquemment.